

Renseignements administratifs

Site internet :

<http://fraternitespirituelledesveilleurs.com>

Prieur : Pasteur Patrick AUBLET

39 Rue des Salins 63000 CLERMONT-FERRAND
06 85 17 39 61 - prieur.frat.veilleurs@gmail.com

Secrétaire :

Anne-Béatrice HUNZINGER-COULON

5 rue Murbach
68280 SUNDHOFFEN
frat.veilleurs@gmail.com

Trésorier : Éric BUSCARLET

2b chemin du Pascuralou
43400 LE CHAMBON-SUR-LIGNON
04 71 56 58 87 / 06 42 88 96 41
eric.buscarlet@orange.fr

Banque CIC : FR 76 1009 6182 3200 0555 9040 151
Virement ou chèque à l'ordre de AGV
(Association de gestion de la fraternité des Veilleurs)
à l'exclusion d'un nom de bénéficiaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes (AuRA)

Contact : Christine PHILIBERT

3 C chemin de Chapuzat
01200 INJOUX GENISSIAT
06 16 19 82 49
04 50 59 94 31
christinephilibert@yahoo.fr

Belgique

Contacts: Pasteur Yves SEYMOENS

Rue Cloquet 7 boîte 2 B- 1420 BRAINE L'ALLEUD
+32 496 30 91 98 y.seymoens@gmail.com

Éric JEHIN

Rue des Coquelicots 5/9, B-4520 WANZE
+32 485 35 70 59. e.jehin@gmail.com
Compte Bancaire : Fraternité des Veilleurs
Rue des Coquelicots 5/9, B-4520 WANZE
IBAN : BE47 0882 7216 1480
BIC : GKCCBEBB

Région Est

Contacts: Pasteur Yves PARREND

11 Rue du Professeur Bellocq
67450 MUNDOLSHEIM
06 31 17 78 68
yvesparrend@orange.fr

Anne Béatrice HUNZINGER-COULON

frat.veilleurs@gmail.com



Région Nord-Île de France
Contacts: Pasteur Guy BALESTIER
Résidence Le Val Vert A1- 3 rue Jacques Durand-
77210 AVON
07 81 86 44 07 - guy.balestier@protestants.org
Evelyne FAVIER
2, rue Marie-Jeanne, 60430 ABBECOURT
06 65 28 43 20- ev.favier@orange.fr

Région Ouest
Contacts : Marcel GRIBLING
12 rue de Keraudren 29200 BREST
tél. 07 60 22 57 49 - grmarcel@numericable.fr
Pierre BOUVET
36 rue d'Ingrandes
49370 LE LOUROUX-BECONNAIS
02 41 27 33 53 - bouvetp@gmail.com

Région Sud
Contact: Frédéric GOVAERT
127, rue Olympe de Gouges 34570 MONTARNAUD
06 76 01 13 89 - freg34@gmail.com

Région Sud Est
Contact : Jean-Marc TOCANIER
175 Avenue Frédéric Mistral Le Villanova
83130 LA GARDE
06 08 76 65 09
jmtocanier@gmail.com

Région Sud-Ouest
Contact: Nadine LAVAND
33000 BORDEAUX
06 47 63 27 18
nadinesylvielavand@gmail.com

Suisse
Contacts: Pasteur Marc BALZ
Chemin des Palmiers 5, CH - 2504 BIENNE.
+41 79 736 01 45 - mbalz@bluwin.ch
John CHRISTIN
Chemin des Dailles 30 A, CH- 1870 MONTHEY
+41 79 602 83 38 jochrol@gmail.com
IBAN « Veilleurs de Suisse »
CH81 0900 0000 1267 9864 0

Abonnement au bulletin
auprès d'Anne-Béatrice Hunzinger-Coulon.

Tous ceux qui, sans être Veilleurs, désirent recevoir le bulletin sont invités à faire un don à Association de Gestion des Veilleurs ou AGV, CIC Chambon sur Lignon, IBAN FR 76 1009 6182 3200 0555 9040 151 et pour la Suisse sur le compte CCP des Veilleurs suisses.

Changement d'adresse, envoi papier :
Anne-Béatrice Hunzinger-Coulon
Bulletin par internet, John Christin : jochrol@gmail.com
Mise en page, Bernard Caux : caux.bernard@wanadoo.fr
Gérant : Patrick Aublet, prieur
Imprimé par nos soins

Juillet 2023 n° 369



Veillez !

Bulletin de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs

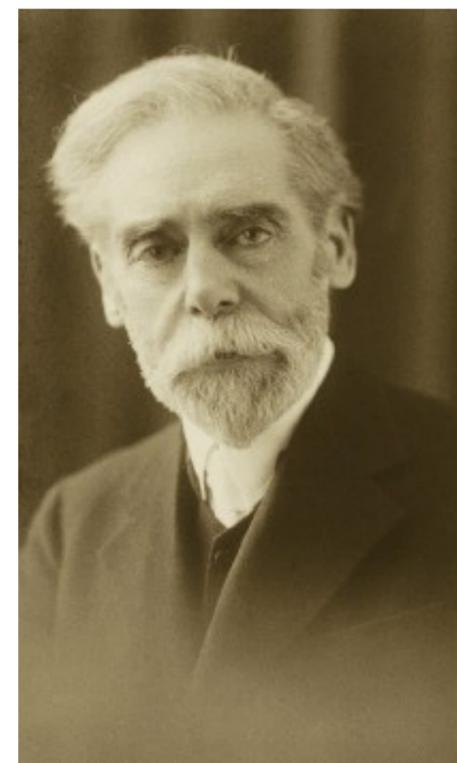
Numéro spécial Centenaire de la Fraternité

OCEANO NOX

Le ciel est noir, la mer est noire, le vent souffle, il apporte des cris de détresse... Où sont les naufragés ? Comment s'élançer, dans une barque de sauvetage, vers tous les points de l'horizon à la fois ?

Calme-toi ! Allume le phare.

... En nettoyer minutieusement les verres chaque jour, c'est de l'activité sociale. Si tu bondissais, dans l'obscurité, sur la crête des vagues, en quête des marins désespérés, tu te croirais en pleine action ? Tu agis avec plus de sûreté, avec plus d'efficacité, quand, seul, dans la lanterne du phare, tu enlèves du réflecteur un grain de poussière.



Wilfred MONOD (1867-1943)

Wilfred Monod
(Silence et prière)

Retraites et rencontres

Rencontre Générale du 15 au 17 mars 2024 à Strasbourg.

Auvergne-Rhône-Alpes (AuRA) - du vendredi 29 septembre au dimanche 1^{er} octobre à Chaponost, avec Antoine Nouis : « Le Sermon sur la Montagne »
samedi 18 novembre à Portes les Valence : journée de rencontre. Thème : « La pensée de Maurice Zundel »

Belgique -

Région Est - Retraite spirituelle à Taizé du 8 au 11 octobre 2023.

Région Nord-Île de France - La retraite aura lieu du 3 au 5 novembre avec Patrick Aublet au centre Jésuite Manrèse - 5 rue Fauveau - 92140 Clamart, sur le thème « Vivre en disciple : 4 rencontres de Jésus en Marc 8 à 10 ».

Région Ouest - Retraite à l'abbaye de Bellefontaine, du 13 au 15 octobre 2023

Région Sud - Retraite 22 au 24 septembre à Pomeyrol, animée par Louis Schweitzer sur le thème « La prière contemplative »

Région Sud-Est - Retraite : 29, 30 sept. et 1^{er} oct. Saint Maximin la Sainte Baume. Thème : « La Lumière »

Région Sud-Ouest - Retraite du vendredi 20 octobre, 17 h 30 au dimanche 22 octobre 15 h à l'abbaye d'En Calcat (dans le sud du Tarn). Retraite animée par notre Prieur, Patrick Aublet.

Suisse - Retraite les samedi 2 et dimanche 3 septembre, à St-Loup animée par notre Prieur Patrick Aublet, sur le thème : « 4 réponses à l'invitation à suivre Jésus (Marc 8 à 10) »
Rencontre à Grandchamp, le 18 novembre



Hommage du Vendredi

selon Wilfred Monod dans les premiers bulletins « Veillez », et le « Livre de Prière » de Th. Monod :

JOIE

7/7 : Jn 17, 13
14/7 : Ph 2, 2
21/7 : Jc 5, 13
28/7 : Gal 5 22, 23

SIMPLICITÉ

4/8 : Mt 10, 16
11/8 : Mt 19, 14
18/8 : Act 2, 46
25/8 : 2 Cor 11, 3

MISÉRICORDE

1/9 : Luc 6, 36
8/9 : Mat 6, 14-15
15/9 : Col 3, 12-13
22/9 : 2 Cor 1, 3-4
29/9 : 1 Pi 3, 8

LE PASSÉ ABOLI

(Le pardon du Père)
6/10 : 1 Jn 1, 9
13/10 : Ps 32, 1-2
20/10 : Ez 36, 25-26
27/10 : Mi 7, 18-19

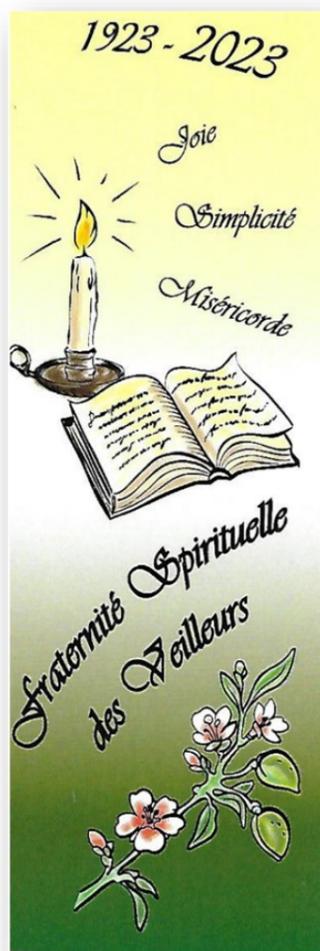


Les « goodies » du centenaire :

À votre arrivée dans ce lieu, au FIAP, vous avez reçu en même temps que la clé de votre chambre un sac contenant des petits trésors :



Le Tote-Bag : un mot qui nous vient de l'anglais : « To Tote » : trimbalier. Un Tote-Bag donc, un sac en tissu recyclé, qui ne pèse rien, porté à l'épaule, pliable, qui ne prend pas de place et qui permet en toute occasion de transporter, de trimbaler des petits riens : courses, dossier, livre, bible, pique-nique, et 1000 autres choses pour tous les jours. Il est devenu un accessoire utile et écologique. De plus il est porteur de notre logo personnalisé qui discrètement rappelle notre présence de Veilleurs partout où nous allons !



Le crayon : très écologique en feuilles de maïs recyclé, pour imprimer une trace avec ses arabesques, écrire, crayonner, dessiner, laisser un souvenir, faire fleurir les mots... Un crayon pour ancrer vos pensées. Quelle médiation frémissante qu'un crayon ! Faites-en bon usage afin d'écrire les plus beaux messages venus du cœur.



Le signet : J'ai souri quand j'ai découvert dans le bulletin Veillez N° 23 de juillet 1930 que W. Monod projetait pour les Veilleurs un signet. Il fut donc réalisé et dans le N°26 d'avril 1931, voici ce que W. Monod écrit : « C'est la reproduction de notre symbole aimé : la Bible éclairée par une lampe. Ce signet peut servir de marque-page dans un livre. Placé devant nos yeux il nous rappelle silencieusement notre Règle ». Le signet de 2023 reprend une lampe, dont la flamme évoque par ses 8 traits rayonnants, les 8 Béatitudes. Et la fleur, est celle de l'amandier, l'arbre vigilant, l'arbre veilleur. Il est nommé ainsi dans le livre de Jérémie 1. 11, où le mot hébreu joue avec (« shaqéd », amandier et « shoqéd », le veillant).

Pasteure Claude Caux-Berthoud

Édito de notre Prieur



Voici, je fais toutes choses nouvelles ! (És 43,19 ; Ap 21,5)

Chers sœurs et frères de la Fraternité, chers amis et proches, Vous avez sous vos yeux un numéro spécial qui compile la plupart des interventions données lors de la rencontre générale du centenaire de la Fraternité à Paris, du 24 au 26 mars dernier.

Parmi les nombreuses contributions qui ont marqué ces journées, celle de notre Prieure, Claude Caux-Berthoud, a retenu mon attention. En parcourant les années de la vie de notre Fraternité, elle y note les grandes joies et les épreuves rencontrées. Les années d'Occupation furent sombres, sans communication possible entre Veilleurs, sans rassemblement d'aucune sorte, et W. Monod, notre fondateur, s'est éteint pendant cette période, il y a 80 ans. La Fraternité est allée déclinant et l'on concevait même sa disparition. Mais le Seigneur en a voulu autrement : à partir des années 1990, un renouveau a eu lieu, une soif de chercher Dieu a mis en route des personnes, et Daniel Bourguet, notre Prieur, a su accueillir, et accompagner cette soif que le Seigneur ne cesse d'étancher !

Il en est ainsi de nos vies. Nos chemins empruntent des parcours sinueux, où lassitude, découragement, immobilisme, peuvent se substituer à la confiance. Or, nous sommes invités à l'espérance ! C'est cette espérance que j'entends dans le témoignage poignant de Primo Levi, qui affirme devoir son humanité à un acte de bonté espéré : « C'est à Lorenzo que je dois d'être encore vivant aujourd'hui, pour m'avoir constamment rappelé qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste, quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant. » Ce qui donne goût à la vie, ce n'est pas que je maîtrise mon existence de bout en bout, mais que, dans la confiance, je la laisse ouverte à l'inattendu, à l'inattendu de Dieu.

Pour tenir bon dans l'espérance, il nous faut demeurer sur le qui-vive. On parle d'intranquillité, avec Marion Muller-Colard. Et même d'inquiétude ; on évoque l'inquiétude de Blaise Pascal dont on commémore les 400 ans de la naissance à Clermont-Ferrand ! Je parlerai volontiers de « qui-vive », d'attention soutenue. Autre façon de veiller. Notre attention, notre vigilance, notre veille, se déploient dans deux directions. Il y a d'abord l'attention portée en soi à la présence de Dieu, à sa parole, à son Esprit, par la fulgurante et fugitive certitude d'être visité ou de l'avoir été, à la mémoire de ces passages, à la fidélité dans ces silences. Et puis il y a la vigilance du veilleur ouvert à ce qui frémit, vibre, bruisse autour de lui. Car la vie n'est pas qu'en lui, Dieu n'est pas qu'en lui, il le sait bien. Ces deux formes d'attention sont des forces, car elles s'appuient, pour la première, sur ce qui nous est donné de voir, d'accueillir, de vivre, et qui nous tient debout ; et pour la seconde, sur ce qui nous est encore caché, que nous ignorons, ce non-savoir qui est aussi une force. Veiller dans l'espérance.

Notre espérance n'est ni héroïque ni spectaculaire ; elle ne naît pas de notre volonté propre, mais elle tient sa croissance du renoncement à la toute-maîtrise, à la toute-puissance ; elle s'enracine dans l'abandon à la confiance de Dieu, qui nous fait confiance. Elle suppose une perte, celle de nos illusions, et même la perte d'un apitoiement complaisant sur soi, pour entrer dans un chemin d'humilité à la suite du Christ. Alors, il nous est donné dans l'espérance, non de détourner le regard devant le négatif, le péché, en soi, en l'autre, mais de nommer le mal et la souffrance, dans la confiance que depuis son avenir de ressuscité, le Christ nous accompagne et nous attend, nous enveloppe d'une lumière qui vient de devant nous. Chers frères et sœurs veilleurs, chers amis, saisissons-nous de cette assurance que l'Église, notre Fraternité, nos vies personnelles procèdent de l'avenir. J'aime cette parole du théologien russe orthodoxe Alexandre Men, assassiné en 1990 : « Il ne faut pas s'imaginer que le christianisme est achevé, qu'il s'est achevé au IV^e s., au XIII^e s., (au XVI^e s.). En réalité le christianisme n'a fait que ses premiers pas, des pas timides... Bien des paroles du Christ nous restent à déchiffrer... L'histoire du christianisme ne fait donc que commencer. » L'espérance nous garde de cette tentation de ne comprendre la vie, y compris celle de notre Fraternité, qu'à travers un passé souvent idéalisé, ou de se contenter de la grisaille ou de la déception du présent. Car, pour nous, membres de cette Fraternité centenaire, tout ne fait que commencer. *Voici, dit le Seigneur, je fais toutes choses nouvelles !*

Patrick Aublet, Prieur

Regards sur la Fraternité Spirituelle des Veilleurs



Introduction :

Je n'ignore pas que le mot Fraternité recouvre de multiples sens et développements que je n'aborderai pas, mon propos étant délibérément limité par cet événement du Centenaire des Veilleurs. Je partagerai avec vous, trois regards sur la « Fraternité Spirituelle des Veilleurs ». Ils se porteront successivement et sans surprise sur le passé, le présent et l'avenir.

Le regard sur le passé sera le plus important de mon intervention, puis le regard sur l'aujourd'hui plus court et le regard sur l'avenir sera bref !

Prioritairement, je rends grâce au Seigneur pour l'héritage de l'Évangile, qu'il a confié à une nuée de témoins, et qu'il confie encore à tous les chrétiens de ce XXI^{ème} siècle. Il est bon, cet héritage de la Bonne Nouvelle, de le voir fructifier de différentes manières et d'en goûter les fruits. Des fruits aux saveurs variées qui, chacun dans sa caractéristique apporte, on pourrait dire, les vitamines, les éléments nécessaires à l'ensemble d'un corps dont l'idéal est l'unité en Christ, la communion d'un vivre ensemble. Ceci est une force pour le bonheur de tous et pour témoigner discrètement du Règne de Dieu, en nous, au milieu de nous, et dans le monde.

Cette brève introduction dans un esprit d'unité, veut souligner la richesse de Dieu et de l'Esprit Saint dans tout mouvement, pensée, modèles de foi, de théologie, et d'ecclésiologie, de vie en Christ, au-delà de toutes tensions, affinités, traditions ou institutions, tant le mystère de l'Église est grand dans son rayonnement et ses variantes, au cours de ces deux millénaires et davantage.

Fraternité Spirituelle des Veilleurs : Regard sur le passé :

La naissance d'un être humain s'inscrit dans un héritage généalogique, un contexte historique, géographique, sociétal, dans lequel la famille va graver son empreinte par son éducation, ses options, sa manière de penser, ses engagements, son être et son faire.

William Frédéric Monod, dit Wilfred, naît le 24 novembre 1867 dans une famille dont l'arbre généalogique est pour le moins foisonnant ! Fils et petit-fils de pasteurs, il épousera Dorina Monod, Monod de son nom de jeune fille puisque tous deux avaient des grands-parents communs... Parmi ses oncles on relève également plusieurs noms de pasteurs.

Je ne m'étendrai pas, mais on voit comment son enfance fut imprégnée de foi, de lecture biblique, de moments culturels, et aussi d'amour et d'affection. Il écrira lui-même dans son livre autobiographique « Après la Journée » : « *Mes jeunes années furent donc pénétrées de sève religieuse.* » Il écrit encore, et toujours dans le même livre, avoir échappé au souci matériel ; et que les sentiers proposés par ses parents pointaient vers les questions littéraires, morales et religieuses. Plusieurs événements et paroles au long de l'enfance et de l'adolescence ensemencèrent son esprit de la « question sociale ». Il fut influencé aussi par un prêtre oratorien, Alphonse Gratry qui avait déclaré dans un opuscule : « *Je ne demande au monde contemporain qu'une seule chose, la volonté déterminée d'abolir la misère.* »

W. Monod entreprit tout d'abord des études de philosophie, afin de satisfaire écrit-il, une soif de connaître et de comprendre pour explorer la pensée humaine. Cependant, il était habité par la volonté d'être un « serviteur ». Voici ce qu'il relate toujours dans son livre « Après la journée », je cite : « *Dans un carnet spécial que je portais sur moi je finis par énumérer les grandes causes qu'il fallait défendre. Le devoir du chrétien m'apparaissait de vouer son existence, dans la communion du Crucifié, à lutter contre la misère, le militarisme, la mise en tutelle de la femme privée de ses droits...* ». Puis, il poursuit sa liste en soulignant les débauches, l'alcoolisme, le paganisme, les déviations chrétiennes...etc. Cette liste consignée, écrit-il, « *empêche l'engourdissement de l'âme, le coma de la conscience.* ». On voit déjà poindre ici les bases de son christianisme social.

Une rencontre générale ? C'est déjà et avant tout une rencontre de Veilleurs, des frères et des sœurs qui comme moi sont engagés à vivre la règle, à veiller et prier, à rythmer leurs journées et leurs vies dans la relation au Père par Jésus dans le Souffle Saint. Retrouvailles avec des participants de rencontres précédentes et rencontres avec celles et ceux pour qui c'est une première, observants, novices, sympathisants. Mais l'essentiel est acquis, la prière est commune et le partage peut aussitôt avoir lieu.

La particularité de cette année tient au centenaire et à la passation du prieurat. J'ai ainsi découvert l'Église de l'Oratoire, La Clairière, l'autre œuvre toujours vivante fondée par W. Monod, – œuvre sociale celle-ci – et l'humble succession des générations de Veilleurs dans laquelle le Seigneur m'a invité à m'inscrire. Parmi les Veilleurs, le Prieur accomplit un service, temporaire, humblement, et passe le relais. Merci Daniel, merci Claude, merci Patrick.

Et grâces soient rendues au Père, qui pourvoit en temps et en heure au nécessaire.

Maarten v.B. (Auvergne-Rhône-Alpes)

Quel après-midi passionnant et profond ce 25 mars 2023, après l'enseignement matinal de Claude Caux bouleversant de vérités, c'est Frédéric Rognon qui nous présente sa conférence intitulée « Quelle spiritualité monastique pour notre temps ? », j'en ressors emplie de Joie et c'est alors un merveilleux espace musical qui m'attend, nous sommes invités à ouvrir nos oreilles, rendez-vous avec Franz Liszt, sous les doigts du talentueux organiste titulaire de l'Oratoire du Louvre, David Cassan ; Il nous propose un voyage musical qui m'amène avec une douceur infinie, au plus près de la Tendresse de Dieu.

« **Le destin de l'homme est, autant que ses faibles limites le lui permettent, d'aspirer au plus grand perfectionnement possible pour tendre vers le vrai, le bien, le beau, et d'essayer de ressembler à son créateur.** ». F. Liszt

La vélocité des doigts, des pieds de l'organiste me fascine, m'immobilise, m'invite à la prière... Qui transporte qui ? Liszt, Dieu, l'organiste, moi-même, nous ? vers où ? vers quoi ? vers qui ? avec quelles émotions, sentiments, doutes, convictions, effervescence, réassurance, espérance... les dernières notes de cette magnifique pièce nous offrent un bouquet final de notes incroyables : une envolée symphonique, céleste, aérienne où tout l'oratoire est habité par ce velours musical puissant, clin d'œil à l'âme religieuse et mystique de Liszt. Je sors de ce moment unique, émerveillée, enthousiasmée ; les noires, les blanches, les croches, les silences témoignent du règne de Dieu au milieu de nous ; ils se sont croisés tous différents les uns des autres, formant une harmonie parfaite.

« Wilfred Monod a lutté contre le coma de la conscience » ; par sa musique à cet instant, Liszt a ancré tout cela au fond de nos âmes ; j'ai ressenti beaucoup d'amour, de simplicité, de miséricorde et de joie dans ce jeu d'orgue. A l'écho du message reçu de Claude Caux-Berthoud, la musique religieuse et mystique de Liszt, nous a confirmé la nécessité d'« être un reflet de celui qui est lumière du monde » ; j'ai entendu la mer déchainée, reçu de l'amour à partager, cette musique nous a reliés et nous a invités au recueillement, réunis et recentrés sur l'essentiel.

Gratitude de ce moment de centenaire des Veilleurs gravé à jamais dans ma mémoire.

Sophie P. (Est)

Les 100 ans des Veilleurs « à distance »

En mars, voilà que le Covid m'a clouée au lit quelques jours avant le centenaire des Veilleurs. Quelle déception de renoncer à ce week-end à Paris que j'attendais avec impatience. Au premier abord, j'avoue que le suivre à distance ne m'enchantait guère. Et pourtant... j'ai le sentiment de l'avoir vécu un peu avec vous !

Grâce à la diffusion par zoom, j'ai partagé ce moment du vendredi soir, où je me suis sentie accueillie en tant que novice, presque comme si j'étais là, cela m'a beaucoup touchée.

À partir de là, j'étais lancée et j'ai vécu ce week-end au rythme des Veilleurs ! Le samedi sur le site de l'Oratoire du Louvre, j'ai été passionnée par l'intervention de Claude, puis par la conférence de Frédéric Rognon. J'ai puisé beaucoup de force et de paix dans les offices.

Le culte du dimanche, d'une profondeur remarquable, a été un moment fort pour moi aussi. Quelle joie profonde ! Alors oui, bien sûr, cela aurait été mille fois mieux d'être avec vous, mais j'ai été impressionnée de la manière dont je me suis sentie en communion avec vous. Merci ! Vous m'avez merveilleusement accompagnée durant ces deux jours. Oui, la prière est le plus beau lien qui nous unit, entre nous et avec Dieu !

Florence H. (Suisse)

Témoignages

En participant au **Centenaire de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs** en tant que Novice, j'ai beaucoup appris sur l'origine et les grandes étapes de ce tiers-ordre. J'ai aussi beaucoup réfléchi à mon engagement dans ce monastère invisible.

Un texte de Wilfred Monod m'a particulièrement incitée à relire mon parcours de vie :

Silence et prière - OCEANO NOX

« Le ciel est noir, la mer est noire, le vent souffle, il apporte des cris de détresse ... Où sont les naufragés ? Comment s'élancer, dans une barque de sauvetage, vers tous les points de l'horizon à la fois ?

- Calme-toi ! Allume le phare.

... En nettoyant minutieusement les verres, chaque jour, c'est de l'activité sociale.

Si tu bondissais, dans l'obscurité, sur la crête des vagues, en quête des marins désespérés, tu te croirais en pleine action ?

Tu agis avec bien plus de sûreté, avec bien plus d'efficacité, quand, seul, dans la lanterne du phare, tu enlèves du réflecteur un grain de poussière. »

S'élancer et bondir ? Tel était mon souci et ma priorité jusqu'à ce qu'un accident de santé me conduise au désœuvrement. Il est temps de renoncer à « sauver » le monde et à laisser faire le Seigneur.

Suis-je assignée à résidence ? Alors, je vais rejoindre la lanterne, détecter la moindre poussière, le moindre grain de sable qui pourrait affecter le fonctionnement du réflecteur. Permettre à la lumière du Seigneur de se diffuser. Je ferai office de vigile dans ce phare. Je serai une guetteuse d'espérance.

Que Dieu me soit en aide !

Corinne A. (Sud-Est)

« Ils sont venus, ils sont tous là... » toujours cette même joie de retrouver les frères et sœurs pour la rencontre générale ! Mais cette année on sent bien que c'est encore un peu plus fort ! Ambiance festive, anniversaire oblige : 100 ans ce n'est pas rien !! Beaucoup d'émotions dès vendredi soir dans la grande salle du FIAP, élargie grâce aux moyens vidéo à ceux qui n'ont pas pu se rendre à Paris : « Au revoir » à Claude chaleureux et plein de cadeaux, accueil des nouveaux Veilleurs et présentation de Patrick notre Prieur... Bel accueil au temple de l'Oratoire et des conférences du samedi très riches en enseignements et une journée clôturée par un concert d'orgue, merci. Et un dimanche en apothéose, à la fois solennel et tout en simplicité avec le culte partagé avec la paroisse de l'Oratoire et les engagements de notre nouveau Prieur. Temps fort de recueillement et de partage, joie de célébrer ensemble Celui qui nous donne la vie, de communier tous ensemble. Je voudrais terminer en disant encore un grand MERCI à tous ceux qui ont préparé de longs mois ce week-end et à la paroisse qui nous a accueillis, la fête était réussie !

Éliane C. (Sud)



W. Monod tout empreint de sève religieuse et de compassion pour les petits, les pauvres, et les démunis, garda tout au long de sa vie le désir et la force d'unir christianisme spirituel et christianisme social, main dans la main, ce couple qu'il appelle « l'Évangile intégral ».

Pour symboliser son christianisme spirituel, je ferai bien entendu référence aux Veilleurs et pour son christianisme social je citerai simplement l'œuvre de la Clairière, car justement celle-ci est citée plusieurs fois dans le bulletin des Veilleurs comme lieu de rencontre et de réunion des Veilleurs. Il existait déjà dans la paroisse de l'Oratoire, à Paris, un patronage que W. Monod développa dans le quartier des Halles au 60 de la rue Greneta, dans le deuxième arrondissement de Paris. Et voici ce qu'il écrit dans « Après la journée » alors qu'il est pasteur à l'Oratoire du Louvre : « Je disais à notre église que cette entreprise d'avant-garde était comme la proue sculptée du navire de l'Oratoire, orientée vers le large. »

Un acte fort que je souligne, était, après la Sainte Cène célébrée au temple les jours de fête, de poursuivre par un repas fraternel, à la Clairière. Je cite : « cela pour appeler l'attention sur le caractère social de la Communion qui est, dans son essence, le repas du Seigneur. » Ce repas à la Clairière était préparé par des membres de l'Oratoire, servi par eux ; et voici encore ce que W. Monod écrit dans « Après la Journée » : « D'autres membres de l'Oratoire s'asseyaient à la table fleurie, avec les humbles habitués du patronage, pour que ceux-ci eussent vraiment l'impression d'être des invités et non des assistés. » W. Monod lui-même et son épouse, prenaient part à ce repas et le terminaient par une allocution et un cantique. Et cette fête fraternelle groupait des catholiques et des protestants, dont des Veilleurs. On voit dans cette démarche de W. Monod, la réalisation de la fibre sociale, spirituelle et œcuménique qui l'habitait profondément.

L'aventure des Veilleurs :

Reprenons des moments importants de la vie de W. Monod. En 1887 il obtint sa licence en philosophie à la Sorbonne, et en 1888 il entra à la faculté de théologie de Montauban. Et c'est le choc car il s'aperçoit que certains étudiants choisissent la théologie comme on choisit les lettres, la philosophie ou le droit ! C'est encore le temps du régime concordataire. Il n'y a pas de séparation entre l'Église et l'État et certains entreprenaient des études de théologie pour devenir pasteurs-fonctionnaires de l'État !

L'aventure des Veilleurs commence quand W. Monod entre à la faculté de Théologie. Il est choqué par l'ambiance qui règne parmi les étudiants. Sa conscience est troublée par le manque de préparation spirituelle des futurs pasteurs. Troublée aussi par le fait d'étudiants qui n'avaient pour objectif qu'un diplôme qui leur assurerait le mandat trimestriel payable au guichet du percepteur. Troublée encore par d'autres étudiants qui ne se souciaient guère de ce que W. Monod appelle la vocation pastorale, lui qui a désiré être pasteur et rien que pasteur. De tout son être il sentait le devoir de protester contre l'organisation du séminaire et protester aussi contre ce qu'il nommait les « *polissonneries de potaches* », et le « *désœuvrement des étudiants* ». Il réagit à cela et favorisa le recueillement personnel et la vie de prière, pour préserver le silence intérieur.

Devenu pasteur il gardera constamment ce souci de développer la méditation de la Bible, la prière et la vie spirituelle, sans lesquelles il n'y a pas de vie véritablement chrétienne. Il garde le contact avec ses anciens collègues de la faculté, et fonde un groupement de pasteurs. Il écrit diverses publications pour eux, dont un « Vade-mecum pastoral ». Ce que j'ai découvert il n'y a pas si longtemps c'est qu'il a écrit en exergue de ce petit livre : ORA ET LABORA (Prie et Travaille), devise bénédictine dont j'ai fait un petit développement dans le N° de Foi et Vie. Toujours dans ce même petit livre à l'usage des pasteurs, W. Monod écrit dans l'avant-propos du Vade-mecum pastoral : « Dans le domaine spirituel, la plus sûre manière de travailler pour les autres est de travailler pour soi-même ». Il reprend aussi une citation d'Alexandre Vinet que voici : « *L'exercice du ministère menace l'esprit du ministère, si rien au-dedans ne l'entretient.* » Ce qui est à noter c'est que W. Monod composa d'abord pour son propre usage ce recueil de pensées, de prières, de textes bibliques et autres textes, avant de le proposer à ses collègues.

Il va aussi attirer l'attention de ses paroissiens sur la nécessité d'une discipline de vie spirituelle et il éduquera ses catéchumènes dans ce sens, prenant au sérieux les promesses et engagements du baptême.

W. Monod est habité par le désir d'envisager un groupement de personnes, unies dans un effort commun et méthodique pour réaliser la pensée et la vie du Christ, selon l'idéal du Sermon sur la Montagne, et de l'Hymne à l'Amour. Il faudra du temps pour que l'idée de fonder un « tiers-ordre » protestant se réalise. Il y faudra des rencontres, des expériences ; il faudra aussi se laisser imprégner des courants venus de différents horizons : le méthodisme, le catholicisme, l'anglicanisme, l'armée du salut, ...etc.

Juin 1922 : W. Monod s'apprête à partir pour le congrès du Christianisme social à Strasbourg. Au moment où

il partait, son fils Théodore, qui avait 20 ans (il deviendra le grand naturaliste et arpenteur du désert), son fils donc, lui tendit une lettre. Voici ce qu'en reproduit W. Monod dans son livre « Après la Journée » : « *Il m'annonçait que mes semailles avaient enfin trouvé le terrain favorable : il me soumettait un texte d'engagements rédigés par lui pour orienter sa propre vie vers l'idéal d'un « Tiers-Ordre » protestant !* » Arrivé à Strasbourg, W. Monod fait part d'un message au congrès du Christianisme social et s'exprime ainsi : « *Il faut que la chrétienté se réveille. L'heure d'un évangile à la fois religieux et social a sonné. Organisons comme saint François d'Assise un Tiers-Ordre laïque, un groupe de volontaires chrétiens de l'après-guerre, dont les membres s'engageraient hardiment tout en vivant dans le monde, à s'affranchir de la stupide et stérile mondanité...Mépriser le qu'en dira-t-on, organiser le courage* » ! (Revue du Christianisme social de 1922)

Le projet avançait : un « Tiers-Ordre » s'inspirant du modèle créé par saint François d'Assise. Un « Tiers-Ordre » à écrire entre guillemets car n'étant pas relié à des moines ou moniales protestants, que la Réforme avait bien mis de côté ; un « Tiers-Ordre », une association d'hommes et de femmes unis entre eux, et trouvant sans sortir du monde, la force et la paix qu'apporte une vie religieuse, c'est-à-dire monacale. Un « Tiers-Ordre » pour rappeler l'idéal de François d'Assise qui après avoir fondé deux « ordres » religieux, l'un masculin et l'autre féminin, en organisa un troisième, formé de laïques : le premier « Tiers-Ordre », pour réunir dans l'unité en Christ et dans la solidarité fraternelle, ceux et celles qui désiraient s'engager dans une vie religieuse hors monastère. W. Monod était fasciné par cet exemple de François d'Assise, mais il choisit pour figure de proue un autre pauvre, dispensateur de la Bible : Pierre Valdo. Ce choix paraissant plus correct à W. Monod, à cause de quelques critiques catholicisantes...

20 avril 1923 : Wilfred Monod convoque à la réunion constitutive du « Tiers-Ordre » protestant, les Veilleurs, une douzaine de personnes, dont son fils Théodore. Ceci se passe dans son bureau de l'Oratoire. Les premiers Veilleurs ! Mais il faut tout organiser pour ces pionniers riches du trésor des Béatitudes, mais pauvres encore d'organisation de la vie spirituelle. W. Monod écrit dans un premier message aux Veilleurs en août 1923 : « *Nos statuts restaient à élaborer minutieusement : 1° en harmonie avec notre idéal. 2° en étroite union avec le protestantisme historique et les paroisses locales. 3° de façon à concilier le minimum d'administration avec le maximum de rendement.* »

Puis la vie des Veilleurs s'organise. Le premier bulletin « Veillez » paraît pour Noël 1924. W. Monod y trace les principes, autour des Béatitudes, de l'ébauche de la Règle, des trois moments spirituels de chaque jour, de la prière, de la lecture quotidienne de la Bible, de l'hommage du vendredi, ainsi que de conseils pratiques. En lisant les premiers « Veillez » on y trouve des mots ou expressions tels que méthode, discipline, habitudes religieuses, vie intérieure, présence de Dieu, silence, sanctification, simplicité et dépouillement. Dans les trois premiers numéros trimestriels du bulletin, on découvre un véritable aller-retour d'un partage, d'une collaboration entre les Veilleurs, pour éclairer la vie de cette confrérie, et pour l'organiser autour d'une liturgie, « le Cérémonial », et d'un livre de Prière. Le Cérémonial nous le devons à W. Monod. Ce livret n'a jamais été figé et au long des années il fut modifié, ce qui démontre l'ouverture de W. Monod pour s'adapter, renouveler les textes, les enrichir et en ajouter de nouveaux. Sa spiritualité n'est pas statique...

Le « livre de Prière » :

Prière au singulier et non un livre de prières au pluriel. Il est préparé par Théodore Monod ; livre essentiel pour le quotidien des Veilleurs, tout au long de l'année liturgique, mais s'adressant à tous les frères et sœurs en Jésus-Christ. C'est donc une large ouverture aux chrétiens. Ce livre de prière, « Un bréviaire » pour reprendre un mot qui n'est pas destiné à appartenir au seul catholicisme mais qui dit bien ce qu'est ce livre adopté par la communauté des Veilleurs : une liturgie pour la journée et pour les différents moments de l'année chrétienne, avec des prières, des lectures, des textes de divers siècles et de différentes provenances.

Théodore Monod, très investi chez les Veilleurs, y travaille pendant plusieurs années à Paris, au Cameroun, en plein Sahara. Il tient informés les Veilleurs de l'avancée de ce livre qu'il met des années à rédiger. Il en partage la progression avec les Veilleurs qui grâce au bulletin peuvent déjà avoir connaissance du contenu et la possibilité de dire ce qu'ils en pensent en expérimentant les propositions formulées. En 1933 le livre est pratiquement terminé, mais il faudra attendre 1936 pour que le manuscrit soit publié chez Labor à Genève. Il est réédité aujourd'hui, à la demande, par Labor à Genève.

Ce livre est peu usité aujourd'hui par les Veilleurs, trop éloigné de notre langage, de nos formulations. Il est certes d'une grande richesse, mais pas très facile d'utilisation ; c'est un peu vieillot, désuet, mais il contient



Gratitude

Il est des moments dans notre vie, où nous nous laissons apprivoiser par Dieu. Face à son appel, au-delà des résistances, car on se confronte toujours à nos faiblesses, il y a la réponse humble, pleine d'étonnements, teintée de crainte mais disponible à ce qui advient.

C'est ainsi que dans ma vie, sans en avoir vraiment décidé par moi-même, je me suis abandonnée dans une confiance joyeuse sur le chemin que le Seigneur m'ouvrait comme un à venir. Abandon et confiance du cœur, dans la force et la communion fraternelle car il y a là, deux pôles qui ne sont pas l'un sans l'autre : Dieu et la communauté humaine.

Le Seigneur que nous désirons se manifeste bien au-delà de ce que nous attendons ! Quel mystère ! Guidée dans mon pèlerinage, je me suis retrouvée à ma place comme pasteure de l'Église de Jésus-Christ, et heureuse de l'être. De même, en tant que responsable des Veilleurs dans la Région AuRA. Puis au moment de ma retraite, appelée par Daniel Bourguet, alors Prieur, j'ai accepté après bien des hésitations et réflexions, le service du priorat de notre Fraternité Spirituelle des Veilleurs, heureuse de l'être et de se sentir bien, là où Dieu invite et convoque. Il s'agit alors, d'assumer des responsabilités par lesquelles on essaye de plaire à Dieu et de servir les sœurs et frères, dans la prière, en apprenant à écouter, à discerner, à aimer davantage.

Pour toutes ces merveilles de Dieu, je rends grâce ! Je dis ma reconnaissance, ma gratitude, mes remerciements pour tous les bienfaits reçus par le Seigneur et par vous qui m'avez tant apporté pendant toutes ces années et pour votre amitié manifestée lors de la fête du centenaire. C'est un *merci spirituel* que j'adresse à toutes et à tous, qui est plus fort qu'un remerciement tant le mot merci peut être certes prononcé avec sincérité, mais qui ponctue souvent nos journées d'une simple formule de politesse. Alors parfois il faut juxtaposer des mots qui de toutes façons resteront en deçà du ressenti profond, mais qui ont le pouvoir d'élever un cœur comblé, dans la prière de louange, laissant dans les mains de Dieu ce qui n'est pas à son honneur, les échardes de la chair qui affectent toute fraternité humaine.

Ce qui est beau et qui demeure, je le garde précieusement au fond de mon cœur de Prieure, en rendant grâce ; ce sont vos noms, vos visages, vos témoignages de vie, vos confidences, votre cheminement, la fidélité des anciens, l'accueil des novices qui sont joie, promesse de renouvellement, élan dans notre propre engagement, puis, les rencontres et les retraites, la Cène qui rassemble au-delà des différences ecclésiales, l'écoute et l'entente harmonieuse des membres du conseil des Veilleurs, ce que nous avons construit ensemble et fait fructifier, ces liens de communion qui nous unissent. Liens visibles et invisibles tissés par le Seigneur dans la prière et le silence.

Ma gratitude en Dieu, est aussi d'avoir transmis le flambeau du priorat au pasteur Patrick Aublet, d'avoir déposé ce bel héritage dans une confiance sans ombre. Ainsi, l'aventure débutée en 1923, fêtée en 2023, se poursuit, dans la dynamique du souffle vivant de l'Esprit.

Quant à moi, je suis et reste Veilleuse parmi les Veilleurs, unie à vous, à ceux qui nous ont précédés, à ceux qui viendront nous rejoindre dans la veille et la prière, en désirant revêtir le Christ, le suivre dans sa lumière, et témoigner de sa présence au monde.

Je vous adresse toute mon affection fraternelle.

Que le Seigneur nous bénisse chacune, chacun et tous ensemble, et qu'en nos cœurs, le Seigneur soit loué !

Pasteure Claude Caux-Berthoud

sûreté, avec plus d'efficacité, quand, seul, dans la lanterne du phare, tu enlèves du réflecteur un grain de poussière.

Ce texte porte beaucoup de choses. J'aimerais en partager trois éléments qui illustrent, me semble-t-il, la spiritualité de notre Fraternité.

Dans l'Église, il est fréquent d'entendre opposer la contemplation et l'action, l'engagement social et la prière, le temps nécessaire à la méditation silencieuse et la diaconie. Autant d'oppositions mortifères, dont peuvent souffrir nos Églises et qui ne trouvent aucun point d'appui dans l'Évangile. Séraphim de Sarov, moine orthodoxe du début du XIX^e s., disait : « *Pour que vous soyez remplis de l'Esprit Saint, demandez à Dieu par le Christ qu'il vous soit donné d'être pleinement vous-mêmes là où vous aurez de la joie : ce peut être le jeûne, la veille, le service du prochain... Tout cela n'a d'autre objectif que de préparer en nous la rencontre, selon l'Écriture : Je viendrai, j'habiterai en eux, je serai leur Dieu, ils seront mon peuple.* » Spiritualité et action ne s'opposent pas : l'une est vivifiée par l'autre. Et l'action donne à la prière une orientation concrète, elle la peuple de visages fraternels. Le philosophe Emmanuel Mounier l'exprimait ainsi : la personne est un « je » animé par une vie intérieure, toujours articulé à un « nous », à une pluralité de communautés (spirituelle, amicale, familiale, sociale, politique...) sans lesquelles elle ne peut vivre. ... Un double mouvement la constitue, « *un mouvement croisé d'intériorisation et de don* », écrit-il dans *Refaire la Renaissance*. Prolongeant ses intuitions, le philosophe Paul Ricœur écrira que « *le plus court chemin de soi à soi passe par autrui* ». C'est un processus d'unification de soi, une démarche de monachisme intériorisé nourrie de la méditation de l'Écriture et de la prière. Notre Fraternité a ici quelque chose à approfondir sans cesse. L'action de veiller est une « activité sociale », pour reprendre l'expression de W. Monod et bien plus que cela, bien sûr. Et l'engagement social est non seulement tourné vers le mieux-être du prochain, mais il puise son énergie dans la Parole méditée et priée pour que ce prochain ne soit pas réduit à être objet de la sollicitude, mais pleinement accueilli comme un frère, une sœur.

Il est question également d'enfouissement. *Disparaître dans la masse, enlever le grain de poussière du réflecteur.* Tout cela peut sembler bien dérisoire, pas très porteur dans ce temps où les réseaux sociaux ne cessent d'être des miroirs où l'on se met en scène. Et pourtant... Bien des Veilleurs connaissent cet enfouissement, chez eux, au fond d'un ermitage dans les Cévennes, ou à l'étranger. Dans la vie de diaspora de notre Fraternité, l'invitation à l'enfouissement n'est pas inutile à rappeler. Cet engagement appartient à Dieu. Lui seul en fait quelque chose à sa gloire et c'est son secret et c'est très bien ainsi. Il a fallu l'enfouissement du Fils de l'homme dans la terre pour que jaillisse en partage sur le monde la lumière de vie du Fils de Dieu ! Il est normal que de temps à autre, nous nous interroguions : quelle est ma place, ma vocation ? Est-ce que ce chemin de Veilleur, de Veilleuse, est bien le mien ? Interrogation légitime, dont la réponse se trouve dans ce face à face avec le Christ Jésus, qui chaque jour éclaire nos routes. Nous avons l'appui d'une Fraternité, d'une paroisse. Si nous avons à vivre une dimension solitaire, celle-ci ne fait que renforcer nos liens, les rendre précieux. « *Nul n'est une île, en soi suffisante. Tout homme est une parcelle de continent, une partie du tout* » écrivait John Donne, poète et pasteur anglican.

Le chrétien n'est rien s'il n'est pas, ici-bas, le champion de l'espérance, cette énergie motrice de l'humanité, écrit W. Monod. Et d'ajouter : *Le chrétien...espère non seulement pour le monde qui nous porte dans l'espace, non seulement pour la société humaine, mais encore pour les individus isolés... Dès lors, comment nous soustraire chaque matin à un acte d'espérance en Jésus le Christ ?* Oui, la règle de notre Fraternité nous encourage à disposer de ces espaces intérieurs où l'on peut reprendre souffle et espérance ; ce que nous vivons de meilleur comme de difficile vient s'y déposer et, dans les temps de détresse, nous sauve de la chute ou de l'oubli. Espérer. Espérer alors que face aux multiples détresses du monde et des vies rencontrées, nous pourrions sombrer dans une forme de désespoir, dans un sentiment de défaite, nous comble dans l'apitoiement. En tant que membres de la Fraternité, membres de cette paroisse de l'Oratoire, nous rejoignons, sans esbroufe, celles et ceux, humbles priants de tous les temps, qui accomplissent le labeur de la prière. Et qui maintiennent par là, vivante l'espérance. Transmettons les scintillements que nous avons reçus de la lumière, celle du Christ, qui a besoin de nous et de tant d'autres pour que le monde ne soit pas définitivement livré à la nuit. Disséminés un peu partout, souvent seuls, mais fidèles, nous ne garderons jamais pour nous la part de confiance reçue en partage. Nous n'aurons qu'une hâte : la redonner comme un levain qui fera grandir, chez d'autres, l'imprenable espérance.

Patrick Aublet, Prieur

des merveilles et je ne résiste pas à vous en partager une dont nous gardons encore aujourd'hui l'essentiel pour nos trois moments de recueillement : **Le matin** : l'office de la Lumière. Lumière impérissable, sans déclin, qui se révèle être la Lumière du monde, dont le matin est le reflet.

Dans le temps de midi : l'office de la Flamme. Feu que Jésus est venu allumer sur la terre, flamme qu'il faut nourrir et entretenir, flamme pour raviver le feu de notre amour en Christ, par le bonheur des Béatitudes. Cette halte au milieu du jour pour se débarrasser des poussières de la matinée, et repartir fortifiés et unis, dans nos activités.

Le soir : l'office des Parfums, pour présenter sa journée, ses rencontres, son travail, à la miséricorde de Dieu. Exposer son être à la purification et au pardon reçu et donné. Rendre grâce. Offrande du soir comme un parfum de bonne odeur.

Théodore Monod restera jusqu'au bout un Veilleur déterminé écrivant régulièrement pour les Veilleurs dans le bulletin. Il y aurait aussi beaucoup à s'enrichir en étudiant les nombreux ouvrages et publications de W. Monod... En relisant la collection des bulletins « Veillez », on s'enrichit déjà, car là se déploie la spiritualité de W. Monod. On y parle comme je l'ai déjà évoqué, de vie intérieure, de la présence de Dieu, et du silence. Mais on y parle encore, de chrétienté, d'œcuménisme, d'engagements, des pauvres, du credo, des Béatitudes, du Royaume, de la Cène, des conférences œcuméniques comme celle de Stockholm, de la revue du Christianisme social, etc...Et dans le bulletin, les Veilleurs font part aussi de leurs réflexions.

Qui sont les Veilleurs ?

Pour W. Monod, ils furent sa joie et son réconfort. A la fin de sa carrière de professeur de Théologie à la faculté de Paris en 1937, il eut quelques déboires qui l'ont profondément affecté. Il n'était plus écouté par ses étudiants, ni compris, et il souffrait car il y avait peu d'écho, peu de résonance à ses injonctions sur la vie spirituelle, sur la nécessité de la discipline personnelle, la prière, la sanctification, le service ; et un jour en tant que professeur, il se trouva devant une salle vide, sans étudiants. Quelle épreuve ! Il écrit concernant les Veilleurs dans son livre « *Après la Journée* » : « *Durant les dernières années de ma carrière, quel épanouissement secret de l'âme, quel indicible repos, au sein de la communauté des Veilleurs.* »

Comment définir les Veilleurs ?

W. Monod écrit dans le bulletin « Veillez » d'avril 1930 : « *Le Tiers-Ordre n'est pas une société organisée, ni un groupement pour l'action, ni une petite Église dans la grande. Les Veilleurs constituent une famille d'âmes dispersées et rassemblées autour d'une règle dont le point culminant se situe dans la récitation quotidienne des Béatitudes* ». Voilà notre originalité. Puis Il ajoute : « *les Veilleurs sont des chrétiens qui vivent dans le siècle et la cité, qu'ils soient ruraux ou citadins, ouvriers ou professeurs, diaconesses ou mères de famille, adolescents ou vieillards, hommes d'affaires ou pasteurs, des chrétiens qui se rassemblent autour de l'observance d'une règle qui favorise la vie de prière, et une spiritualité marquée par l'esprit des Béatitudes.* »

Voici encore ce qu'écrivait W. Monod, une définition des Veilleurs parmi d'autres : (Citation tirée de la Revue du Christianisme social de juillet 1933 et aussi consignée dans un fascicule édité pour les 10 années des Veilleurs). Je cite :

« *Les tertiaires ne s'imaginent pas être les détenteurs d'un titre spécial comme si les Veilleurs possédaient le monopole de la vigilance. Les Veilleurs sont tout simplement des chrétiens qui prennent au sérieux l'avertissement du maître Veillez et Priez ; méthode élémentaire de culture spirituelle, et cela dans leur famille, leur milieu, leur paroisse. Ils ne prétendent nullement à l'originalité. Ils ne cherchent qu'à disparaître dans la masse comme le sel de la terre.* »

Ce qui est beau dans ce « Veillez et Priez » en plus d'être une parole de l'Évangile, c'est son lien avec les diaconesses de Reully : Caroline Malvesin, dans ses échanges épistolaires avec Antoine Vermeil, les deux fondateurs des diaconesses au XIX^e siècle, écrit : « *Il serait passé au doigt de la sœur un anneau dans lequel serait inscrits ces mots : Veillez et Priez* ». Je trouve que ce qui est beau dans nos différentes communautés c'est ce qui nous relie.

Autre définition des Veilleurs, relevée dans la revue du Christianisme social de juillet 1933 :

« *Les Veilleurs sont des isolés (matériellement ou moralement) mais qui ont échappé à la solitude par la récitation des Béatitudes.* »

Voici aussi une précision importante écrite dans le même article concernant les œuvres et l'ouverture de maison :

« Que des Veilleurs individuels s'enrôlent dans des œuvres diverses, dans des entreprises morales, sociales, religieuses, où ils apportent l'esprit du Tiers-Ordre, rien de mieux. Cette initiative doit se déployer sans lien avec notre communauté. Celle-ci est comparable à la chaudière qui fournit de l'eau à haute température pour diverses canalisations ; mais le chauffeur n'est pas responsable de l'emploi qui sera fait ici ou là de l'eau bouillante ». On trouve aussi cette citation dans le bulletin « Veillez » d'avril 1930.

Dans le même esprit, écoutons ce que W. Monod indique dans la revue du Christianisme social de juillet 1933 : « Sans que notre communauté en ait pris l'initiative ou en accepte la responsabilité effective, notre idéal a déjà inspiré des tentatives de réalisations concrètes, en ce qui regarde les maisons de repos, de retraite et de recueillement, que nous appelons de nos vœux fervents. » Et là nous pouvons penser à la retraite de Saint Germain en Laye où Antoinette Butte ouvrit avec d'autres une petite maison, lieu de prière et de ressourcement qui deviendra plus tard la communauté de Pomeyrol. De même la communauté de Grandchamp où les premières sœurs étaient Veilleuses, mais où la communauté se déploya dans les années après-guerre, en lien avec celui qui deviendra frère Roger de Taizé, qui fut lui-même fortement influencé par les Veilleurs.

Ainsi le « Tiers-Ordre » se développe avec ses novices et ses observants. Tout d'abord à Paris et sa proche région, puis à Genève où il y avait quelques Veilleurs, car la famille Monod du côté de Dorina, l'épouse de Wilfred, y avait des attaches familiales ; cela a permis un déploiement du premier groupe local. Le « Veillez » de janvier 1926 se fait l'écho de cette rencontre à Genève, en octobre 1925, chez Madame W. où l'un des sujets abordés était l'avenir du « Tiers-Ordre » à Genève.

Les directeurs du Tiers-Ordre :

Pour terminer... ce regard sur le passé, mais peut-on vraiment terminer... ? voici les noms des différents Directeurs du « Tiers Ordre » protestant « les Veilleurs », tous pasteurs :

W. Monod. En janvier 1933, dix ans après la création du « Tiers-Ordre », à l'âge de 66 ans, W. Monod annonce qu'il veut laisser ses responsabilités à un pasteur plus jeune. Voici ce qu'il écrit aux Veilleurs dans le bulletin d'avril 1933 : « Le dernier bulletin laissait entendre que le directeur actuel pensait à se décharger graduellement des responsabilités assumées par lui durant dix années. Sans faire étalage de ses émotions, il poursuit : « J'ajoute avec joie, et sans étonnement, que les membres de notre communauté se tournent avec une respectueuse et totale confiance vers celui qui prendra ma succession. Sa « Semaine du chrétien » a enrichi le trésor de l'Église universelle. Les Veilleurs le considèrent depuis longtemps comme un ami et un guide. Monsieur le pasteur Gabriel Bouttier, directeur du séminaire des futurs pasteurs à la faculté de Théologie, partage donc avec moi dès maintenant et durant une période transitoire, la charge de la direction. Cela signifie qu'à partir d'aujourd'hui c'est à lui que s'adresseront les demandes d'affiliation. Il accueillera les novices, et prendra part à la présidence des assemblées en qualité de directeur adjoint. Il collaborera au bulletin ».

On pourrait dire que W. Monod devient un directeur d'honneur, tant la charge principale en revient au pasteur **Gabriel Bouttier**, qui a été le père du professeur de NT, Michel Bouttier.



Le temps me manque, dirait à ma place l'auteur de la lettre aux Hébreux ! Merci à Michel et Hedwige Block, Michel quittant la région Ouest et la responsabilité spirituelle de cette région, et Hedwige son épouse qui a porté longtemps la publication de notre bulletin « Veillez ». La présence des communautés manifeste aussi ces liens, anciens parfois. Ce sont des liens tissés pour Pomeyrol et Grandchamp depuis les origines, et que vos visages, sœur Marthe-Élisabeth, sœur Christiane, sœur Pierrette, représentent aujourd'hui au milieu de nous. Merci à frère Yohan de Taizé d'être également présent ainsi que sœur Laurence de St-Loup, sœur Mireille, sœur Marie-Liesse et sœur Bénédicte, de la communauté des diaconesses de Reuilly ; et sœur Claudine, Prieure des diaconesses de Strasbourg, avec nous par le cœur.

Se sont joints aussi à ce culte le pasteur Christian Krieger, président de la Fédération protestante de France, la pasteur Sophie Zentz-Amedro, secrétaire générale de l'EPUDF, la pasteur Anne-Laure Danet, responsable du service des relations œcuméniques de la FPF. Vos présences marquent votre intérêt pour des relations vivantes et fécondes entre nous, dans cette proximité avec l'Église sur laquelle W. Monod a toujours veillé. Et justement, ce n'est pas sans émotion que Claude et moi avons salué juste avant ce culte Béatrice Morlot-Monod et Ambroise Monod, petits-enfants de Wilfred, enfants de Théodore.

Étonnement et reconnaissance m'habitent ce matin. Étonnement, car devenir Prieur de la Fraternité des Veilleurs n'était pas dans mon plan de carrière, et la demande que Claude m'a adressée m'a surpris et décontenancé. Dans ces cas-là, on a souvent envie de répondre par la négative : je ne suis pas capable, je ne serai pas à la hauteur. Vous connaissez ce genre de réaction. Le déclic s'est fait très simplement, par la lecture d'une courte méditation d'un professeur de l'IPT qui écrivait ceci : *car la vérité de ta vie, ce n'est ce que tu penses de toi-même, mais ce qu'en dit le Seigneur.* Alors j'ai accepté dans une sorte d'obéissance joyeuse, et bien conscient de mes limites et de mes fragilités, dans la confiance qu'un Autre veille.

Reconnaissance également. J'évoquerai au milieu de nous trois visages, aujourd'hui dans la nuée des témoins. Celui de la pasteur Paulette Stiegelmann, une des premières femmes pasteurs de l'ERF et qui tint à la fin de mon adolescence une place déterminante dans mon parcours, dans des circonstances difficiles de ma vie personnelle. Celui de sœur Myriam : la présence de sœur Mireille, Prieure des diaconesses de Reuilly, ici, ce matin, vient témoigner de ce long chemin qui fut le mien avec la communauté, de l'accueil et de l'accompagnement hors-norme dont j'ai bénéficié. Enfin, celui de France Quéré, dont la connaissance des Pères de l'Église était grande et de laquelle, lors de plusieurs rencontres, j'ai reçu de quoi alimenter ma réflexion sur les questions éthiques, notamment familiales.

Reconnaissance à mon épouse, Françoise, qui partage ma vie et mon ministère depuis près de 40 ans et dont le soutien m'est infiniment précieux.

Pour conclure, je vous propose quelques éléments qu'il me tient à cœur de vous partager sur ce que cela signifie être Veilleur, Veilleuse, aujourd'hui. Il y a peu de pages de W. Monod sur le thème de la veille. « Que les tertiaires ne s'imaginent pas être les détenteurs d'un titre spécial comme si les Veilleurs possédaient le monopole de la vigilance. Les Veilleurs sont tout simplement des chrétiens qui prennent au sérieux l'avertissement du maître : Veillez et Priez ; méthode élémentaire de culture spirituelle, et cela dans leur famille, leur milieu, leur paroisse. Ils ne prétendent nullement à l'originalité. Ils ne cherchent qu'à disparaître dans la masse comme le sel de la terre. » (Revue du Christianisme social de juillet 1933 ou fascicule édité pour les 10 années des Veilleurs, 1933).

Mais il y a un autre texte paru plusieurs fois, que nous trouvons en particulier dans le recueil *Silence et prière*, qu'une sœur Veilleuse ici présente m'a très gentiment offert : *Oceano Nox.*

Le ciel est noir, la mer est noire, le vent souffle, il apporte des cris de détresse... Où sont les naufragés ? Comment s'élancer, dans une barque de sauvetage, vers tous les points de l'horizon à la fois ? Calme-toi ! Allume le phare.

En nettoyer minutieusement les verres, chaque jour, c'est de l'activité sociale. Si tu bondissais, dans l'obscurité, sur la crête des vagues, en quête des marins désespérés, tu te croirais en pleine action ? Tu agis avec plus de

Béatitudes, joie, simplicité, miséricorde, et nos engagements qui en découlent s'enracinent dans la seule grâce de Dieu, attestée dans notre baptême.

Portés par l'élan d'une foi vivante, active en Jésus-Christ, inspirés par le Saint-Esprit et associés à l'Église Universelle, nous sommes invités dans la mesure du possible à participer à la vie de l'Église, et à être témoins de l'Évangile dans le monde.

Par la prière quotidienne, par l'hommage du vendredi et la joie du dimanche, par les rencontres fraternelles et les retraites spirituelles, nous nous efforcerons de demeurer Veilleurs.

Dans la discrétion mais sans secret, nous serons ainsi parmi d'autres :

Une présence priante

Un reflet de Celui qui est la Lumière du monde

Un écho de la joie du Royaume

Veilleurs, est-ce bien là, le chemin que vous désirez poursuivre, avec le secours de Dieu, dans la fidélité, l'espérance et l'amour ?

Vous pouvez reprendre après moi chaque terme de cet engagement :

Oui, nous le voulons / Jésus Christ est le Seigneur / Qu'il nous soit en aide /

« Heureux celles, ceux qui gardent sa Parole et la mettent en pratique ».

Chant : Heureux qui s'abandonne à toi, ô Dieu, dans la confiance du cœur.

Tu nous gardes dans la joie, la simplicité, la miséricorde.

Message de Patrick Aublet, nouveau Prieur...



J'aimerais d'abord exprimer un grand merci à des personnes sans lesquelles ce temps de rencontre générale, de culte, de centenaire n'aurait pu avoir lieu.

D'abord merci à la paroisse de l'Oratoire du Louvre, à ses pasteurs Béatrice et Agnès, à son CP, pour leur accueil, pour leur désir d'associer les 100 ans de la naissance de la Fraternité à la vie de la paroisse et de donner un visage à ces liens invisibles qui nous relient les uns aux autres ; merci à Guy Balestier qui a été notre frère organisateur, attentif à beaucoup de détails autant qu'à l'ensemble pour que tous soient accueillis ; et autour de lui, avec lui, pêle-mêle, je remercie Anne-Béatrice, Éric, Solène, Frédéric, Joséphine : chacune, chacun dans son lieu, discrètement, a rendu possible l'organisation de ce centenaire !

Nous l'avons déjà un peu dit vendredi soir, mais ici, alors que nous venons de vivre un temps de passage, j'adresse en notre nom à tous un grand merci à notre Prieure Claude Caux pour qui il s'agissait de porter la dernière préparation d'une rencontre générale des Veilleurs et à qui nous souhaitons tous et toutes un beau chemin encore dans notre Fraternité ; merci à elle pour ce qu'elle a apporté durant ces 11 ans de prieurat, son attention à prendre soin de nos rassemblements, à donner à notre Fraternité ses repères liturgiques, pour le suivi des novices, pour

son écoute, son accompagnement, ses enseignements ; et auprès d'elle, même s'il souhaite rester modeste, Bernard, qui lui a apporté tout le soutien nécessaire. À eux deux un vrai et fraternel merci ! Et nous les gardons dans notre prière reconnaissante !

Puis c'est le pasteur **Georges Grosjean** qui recevra vocation de directeur jusqu'en 1973.

Suivront les pasteurs **Roger Belmont**, **Armand Lopez**, **Daniel Bourguet**, votre petite servante **Claude Caux-Berthoud**, depuis 2012, et puis notre futur Prieur le pasteur **Patrick Aublet**, qui sera reconnu dans son prieurat demain dimanche au cours du culte.

Petite transition :

Je vous invite à lire le dernier livre de Laurent Gagnebin : « W. Monod. Pour un évangile intégral », aux éditions Olivétan. Vous pourrez aussi vous référer à tous les bulletins de Veilleurs depuis le premier numéro jusqu'à janvier 2023, accessibles sur internet par le biais de notre site. Vous pourrez également, vous procurer le dernier N° de Foi et Vie entièrement consacré aux Veilleurs, avec plusieurs contributions dont celles des fils de Georges Grosjean (Pierre et Daniel), puis celle de Louis Schweitzer sur l'après Monod jusqu'à Daniel Bourguet. Sur Théodore Monod, Veilleur et grand savant du XXI^{ème} siècle, plusieurs livres ont été écrits par lui-même et par Nicole Vray.

Je m'arrête sur ce regard du passé en ayant bien conscience de l'avoir à peine effleuré tant il est riche et instructif sur bien des plans... et c'est certain, W.Monod pourrait encore marquer notre temps si on l'étudiait en faculté de Théologie. Pour les 500 ans de la Réforme en 2017 un magnifique ouvrage collectif a été édité chez Olivétan : « Les protestants 500 ans après la Réforme – Fidélité et Liberté. » Plusieurs portraits illustrent ce livre, malheureusement nous n'y trouvons pas celui de Wilfred Monod et c'est bien regrettable !

Regards sur l'aujourd'hui :

Au long des années à partir de la deuxième guerre mondiale, on constate une diminution du nombre des Veilleurs...Une vingtaine seulement restait. 126 en 1974 note Roger Belmont ; et 80 en 1982, avec un net vieillissement ; des Veilleurs âgés, ne pouvant plus se déplacer.

Le directeur Armand Lopez pense très sérieusement mettre un terme à la Fraternité des Veilleurs. Une consultation est proposée au petit groupe restant, lors d'une rencontre chez les diaconesses de Versailles, le 16 septembre 1989. Une dizaine de Veilleurs de France et de Suisse, décident de poursuivre l'aventure. C'est grâce au pasteur baptiste Louis Schweitzer, au professeur Jean Marc Daumas de la faculté libre de Théologie d'Aix en Provence, et à Daniel Bourguet, professeur à la faculté de Théologie de Montpellier, que le mouvement reprend forme. On s'organise : responsabilité de la « Province » Nord avec Louis Schweitzer, et de la « Province » sud avec Daniel Bourguet et Jean-Marc Daumas. La Suisse détient déjà son organisation.

Daniel Bourguet sera reconnu comme Prieur (et non directeur) en 1991. Son rayonnement, par son charisme, ses écrits, son enseignement, sa spiritualité, attira de nouveaux membres. A partir de 2003 et jusqu'en 2020 son accueil et sa disponibilité aux Abeillères (Fraternité des Abeillères, association indépendante, aujourd'hui dissoute) permirent l'accompagnement de retraitants et la progression numérique des Veilleurs, ainsi que le développement d'une profondeur spirituelle toute monastique. En 2004 la Fraternité compte 200 membres. Dans ces années 2000, s'ajouteront à la Suisse, et aux « Provinces » Nord et Sud, les régions suivantes : Sud-Ouest, Ouest, le Bénélux, l'Est, Auvergne-Rhône-Alpes, ainsi que le Sud-Est. La plupart de ces régions ayant un responsable pasteur. En 2012, on dénombre 300 Veilleurs.

Aujourd'hui la Fraternité enregistre 435 Veilleurs répartis en France, Suisse, Belgique, ainsi que des Veilleurs français expatriés ou de nationalités diverses en nombre limité : Allemagne, Italie, Espagne, États-Unis, Canada, Brésil, Pérou, Australie. Ce qui est intéressant pour la plupart des Veilleurs étrangers, ce sont les 10 livres de Daniel Bourguet qui sont traduits en anglais.

Nous avons également des sympathisants qui reçoivent le bulletin, et qui sont accueillis dans nos rencontres et retraites. Ils sont environ 300.

Chaque année, les novices accueillis tournent autour de 20. Neuf personnes ont fait leur demande de noviciat, en ce premier trimestre 2023. Le noviciat étant ce temps d'expérimentation de la Règle, temps de discernement d'une à trois années, en lien avec un Veilleur plus ancien.

Voilà pour quelques données concrètes... mais est-ce le plus important ? Tout en restant modestes, il ne

faudrait pas viser une extension numérique et géographique, au détriment d'une autre dimension : celle de l'approfondissement spirituel en Christ, celle de la vie intérieure, ainsi que l'unité de l'ensemble ; car plus on est nombreux, plus le risque est grand de se disperser, et de se tromper d'orientation, en oubliant ce lien de l'unité, la dynamique du rassemblement et la force de suivre ensemble une même Règle.

Nous pouvons aussi noter la provenance des Veilleurs d'églises chrétiennes de diverses confessions : le plus grand nombre vient de l'EPUDF, des églises de la Réforme ; mais nous comptons aussi quelques catholiques, orthodoxes, anglicans, évangéliques, baptistes, adventistes, et aussi parmi nous, une Veilleuse juive. C'est dans cette diversité que les Veilleurs s'éveillent à un christianisme spirituel sans débat théologique, ecclésiologique, ou dogmatique. Toute une ouverture qui porte la marque de l'œcuménisme.

Depuis 1973 l'appellation est : « Fraternité Spirituelle des Veilleurs », Fraternité protestante. Nous ajoutons « à ouverture œcuménique », dans l'esprit du fondateur.

Pour ce changement de nom, voici ce qu'écrivait déjà W. Monod en 1925, dans le bulletin d'octobre, en parlant de la formule employée, « Tiers-Ordre » : « *sans conteste, si les protestants découvrent un terme plus approprié pour formuler l'idéal de discipline adopté par les Veilleurs ceux-ci accueilleront cette trouvaille avec reconnaissance* ». Donc, depuis 1973 Fraternité Spirituelle des Veilleurs : cette appellation se voulant plus contemporaine, moins sujette à débats, et gardant un esprit monastique.

L'importance des retraites :

Chaque région organise une retraite annuelle, animée soit par le ou la Prieure, soit par des intervenants venant de divers horizons et qui développent un point de spiritualité chrétienne, ou un message biblique dans l'esprit des Veilleurs. Faire retraite en silence, pour prendre le temps d'un cœur à cœur avec Dieu. C'est aussi faire silence en soi pour accueillir l'Esprit, pour être à l'écoute d'un enseignement. C'est prier en vérité.

Notre bulletin :

Un élément important dans la Fraternité, depuis Noël 1924, c'est la publication d'un bulletin trimestriel : « Veillez ». Ce bulletin n'a cessé de paraître, sauf pendant les années de guerre où la Suisse a pu prendre heureusement le relais. Ce bulletin n'a d'autre originalité que de traiter de questions relatives à la vie spirituelle, au développement de la vie intérieure, à son approfondissement discipliné par une Règle.

Ce bulletin a pour but d'unir ses lecteurs dans une communion fraternelle, de favoriser l'échange d'expériences par des témoignages, de permettre l'encouragement mutuel et l'intercession, de fortifier la foi en vue de la sanctification, afin d'être dans le monde, parmi d'autres, une présence priante et un reflet de Celui qui est la Lumière du monde. Un bulletin délivré largement, et qui rappelle aux Veilleurs qu'ils sont des Chrétiens qui désirent suivre l'injonction du Maître : « Veillez et priez », qui rappelle encore qu'être Veilleur n'est pas un état mais une dynamique ; et que Veilleur, il s'agit de toujours le devenir.

L'Organisation administrative de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs :

C'est en 2010 que la « Fraternité Spirituelle des Veilleurs » entre à la FPF (Fédération Protestante de France) par le biais de l'AGV (Association de Gestion des Veilleurs. Elle regroupe les responsables des différentes régions de France, Belgique et Suisse, qui constituent le « Conseil des Veilleurs »).

La particularité de notre Fraternité est d'être une association « de fait », non soumise à une organisation électorale. Cette particularité ouvre à plus d'écoute, de dialogue, de recherche d'unité, de liberté, de simplicité dans un service ; elle reste libre de toute organisation administrative dépendante de l'État ou de l'Église. La Prieure (ou le Prieur) assume la direction de la Fraternité, et adresse vocation à son successeur, en communion avec son Conseil.

Cela dit, « l'Association de Gestion des Veilleurs » reconnaît son lieu ecclésial dans la FPF et fait partie du DRC, « Dialogues, Recherches ou Rencontres Communautaires ».

Le DRC (de la FPF) réunit donc des Communautés, Communions, Fraternités, dans toutes leurs diversités (origine et orientations). Elles ont en commun d'être des lieux de consécration personnelle et communautaire, où nous retrouvons la prière personnelle et communautaire, l'écoute de la Parole, l'engagement dans l'Église

Acceptes-tu de veiller sur nos liens de communion, dans le respect de notre Règle, dans le respect de nos diversités ecclésiales, en communion avec les Églises issues de la Réforme, au sein de l'Église universelle, afin que notre Fraternité témoigne inlassablement de l'amour de Dieu pour les humains et pour sa création ?

Oui, je l'accepte et je m'y engage avec confiance. Le Dieu trois fois Saint est le Seigneur de tous. Au cœur de notre diversité, c'est lui qui nous unit dans son amour.

Et vous, frères et sœurs qui accueillez aujourd'hui notre septième Prieur, acceptez-vous de l'accompagner de votre prière fidèle, de votre humble confiance et de votre fraternelle affection, pour cheminer tous ensemble et avec lui à la suite du Christ, dans la veille et la prière, selon l'esprit des Béatitudes : joie, simplicité, miséricorde ?

Oui, nous le voulons. Que Dieu nous soit en aide !

Bénédiction :

Avant de procéder à l'imposition des mains, reçois Patrick ce verset libérateur qui t'a accompagné dans ta vie de foi, (Rom. 8. 1 et 39) : « Il n'y a maintenant plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » ... « Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, notre Seigneur ».

[Appel de ceux et celles qui prennent part à l'imposition des mains dont les membres du Conseil des Veilleurs.]

Patrick, en recevant ton engagement, je te confirme dans ton ministère de Prieur, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Que le Seigneur soit la source de ta joie, chaque jour, comme le soleil en son midi.

Que le Seigneur soit la source de ta simplicité, chaque jour, comme une eau qui coule entre toi et tes frères et sœurs !



Que le Seigneur soit la source de ta miséricorde, car il l'est pour toi, et il t'appelle à l'être pour autrui !

Que le Seigneur renouvelle en toi le don de son Esprit pour que ton ministère soit en tout temps au service du corps du Christ.

Chant : Heureux qui s'abandonne à toi, ô Dieu, dans la confiance du cœur.

Tu nous gardes dans la joie, la simplicité, la miséricorde.

⇒ Remise du plat et de la coupe de Sainte Cène :

Patrick je suis heureuse de te transmettre ce plat et cette coupe qui ont appartenu à notre fondateur. La Sainte Cène était un moment essentiel et d'une profondeur universelle pour Wilfred Monod. J'ai relevé une citation parmi d'autres : « *Là, expirent les querelles théologiques ; les luttes ecclésiastiques agonisent ; les castes et les clans, les sectes et les schismes périssent ; là s'allume l'enthousiasme pour la famille une, et indivisible des enfants du Père.* (Pour Communier. Librairie Fischbacher)

Accolade....

Engagements des Veilleurs

C'est maintenant le moment de l'engagement de tous les Veilleurs.

Chacun, au mois de janvier a pu renouveler personnellement ses engagements en signant sa carte de novice ou d'observant. Nous sommes solidaires, les uns des autres. Pour le signifier, Fraternité rassemblée, renouvelons maintenant ensemble, nos engagements de Veilleurs.

Je vous invite à vous lever

Frères et sœurs Veilleurs, notre vie spirituelle nourrie par l'évangile de Jésus-Christ dans l'esprit des

sera accordé... C'est une sacrée promesse que dit Jésus à ses disciples...Mais alors, si nous n'obtenons pas ce que nous voulons, est ce que c'est parce que nous ne sommes pas assez attachés à Jésus ? Avant de nous culpabiliser inutilement, prenons le temps d'abord de nous demander ce que peut bien demander le véritable disciple.

La seule chose que nous avons à lui demander, c'est de demeurer en lui, et lui en nous. Est-ce que nous le lui demandons seulement, dans notre prière ?

Lui demandons-nous que sa vie, son regard et son amour coulent dans nos veines ? Lui demandons-nous de nous imprégner de son message et de sa présence vivifiante ? Et si nous commençons par ça ? Le reste nous sera donné en plus. C'est lui qui nous en fait la promesse. Et si nous sentons encore une résistance confuse, rappelons-nous aussi : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » Notre oui est une réponse à l'amour premier de Dieu. Non pas en fonction de ce que nous faisons, mais juste parce que nous sommes. Et avec lui dans son amour, « nous sommes », c'est un devenir, c'est notre avenir. Cela commence aujourd'hui. Amen.

Engagements du Prieur de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs



La pasteure de l'Oratoire confie ce temps liturgique d'engagements à la pasteure Claude Caux-Berthoud, Prieure de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs...

Le conseil de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs a validé ma proposition (en tant que Prieure) d'adresser vocation à mon successeur. C'est par la prière et le discernement que dans la joie, j'ai fait appel au pasteur Patrick AUBLET pour reprendre ce flambeau afin qu'il assure parmi nous le service du prieurat.

Nous allons maintenant recevoir les engagements par lesquels Patrick entre dans ce service, au sein de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs.

Je vous invite à vous lever :

Patrick, acceptes-tu le ministère de Prieur, que j'ai la joie de te demander d'exercer et que nous te confions tous fraternellement, comme un service auquel Dieu lui-même t'appelle pour nous faire cheminer tous ensemble à la suite du Christ sur le chemin de notre vocation : veillez et priez ?

Oui, j'accepte ce ministère et je m'y engage avec confiance. Que le Seigneur me soit en aide !

Acceptes-tu de vivre ce ministère comme un ministère pastoral, nous portant tous avec un humble amour dans ta prière, et veillant sur chacun de nous, avec l'aide et le secours du Seigneur, notre unique Berger ?

Oui, je l'accepte et je m'y engage avec confiance. Que le Seigneur me garde toujours dans cet humble amour !

Acceptes-tu de vivre ce service en collaboration avec les membres du Conseil, pour te placer avec eux à l'écoute du Seigneur, et discerner avec eux le chemin de fidélité que le Seigneur ouvre sous nos pas ?

Oui, je l'accepte et je m'y engage avec confiance. Que le Seigneur nous soit en aide dans le discernement et l'obéissance à sa Parole.

et le monde, le service du prochain et le désir d'unité dans l'ouverture œcuménique.

Le but du DRC : permettre chaque année un temps de rencontre qui manifeste l'unité au sein de la FPF. C'est aussi un temps de réflexion, de recherche commune, pour contribuer à l'affermissement d'une vocation, à l'enracinement et au rayonnement dans les Églises et dans le monde. Le DRC est aussi un lieu d'intercession et de soutien mutuel. Actuellement, sœur Christiane de la communauté de Pomeyrol en assure la présidence. Je tiens à remercier les personnes des diverses communautés qui nous ont rejoints ce matin, et qui font partie du DRC.

Quelle est la visée de notre Fraternité ?

Une Fraternité Spirituelle qui veut prendre au sérieux les promesses du baptême et les engagements qui en découlent, pour que chaque Veilleur marche de progrès en progrès dans l'amour, la connaissance de Dieu et de sa parole, dans l'amour et le service du prochain, dans la sanctification, jusqu'à atteindre la pleine stature du Christ. Pour gagner Christ.

Une Fraternité Spirituelle qui par la grâce de l'Esprit Saint et pour un rayonnement spirituel, vise l'accord entre la foi et les actes, l'accord entre le cœur priant et la vie quotidienne, entre la vie spirituelle et l'engagement social.

Une Fraternité de Veilleurs, des frères et des sœurs dispersés mais solidaires, qui tirent leur force de leur union-communion en Dieu, et de leur application à suivre une Règle commune. Cette Règle simple, souple et sommaire, à vivre idéalement sans légalisme et sans orgueil spirituel mais avec humilité et dans un esprit de liberté.

Une Fraternité Spirituelle pour cultiver la vie intérieure, la présence de Dieu, et le silence, afin d'être pour nous-mêmes et nos contemporains, dans nos paroisses et dans le monde, une présence priante parmi d'autres ; et pour être un témoin discret du Dieu qui aime l'homme, et qui nous invite à l'aimer.

Une Fraternité de Veilleurs résistant au joug d'une société de l'intérêt, du tout économique, résistant au joug d'un monde mensonger, violent, virtuel et des faux besoins, résistant au joug de la désespérance, pour ne porter que le joug du Christ. Se dégager de ce qui occulte l'essentiel des principes évangéliques, principes que Jésus a énoncés dans les Béatitudes, et tels que l'apôtre Paul les a définis dans 1 Corinthiens 13 : l'Hymne à l'Amour.

Une Fraternité de Veilleurs s'engageant au renoncement volontaire pour une vie simple, pour une vie sainte, à la suite d'un Pierre Valdo, d'un François d'Assise, et suivant l'exemple de tant d'autres témoins : *Une nuée* ! (En référence au livre de W. Monod ; « Une nuée de témoins »)

Une Fraternité de Veilleurs participant à la vie des paroisses. W. Monod tenait à cet engagement par lequel chacun témoigne que la Fraternité ne se substitue pas à l'Église.

Enfin une Fraternité protestante à ouverture œcuménique, heureuse d'accueillir en son sein des membres d'autres confessions chrétiennes.

Donc une Fraternité ouverte, théologiquement indépendante, libre intellectuellement, dans laquelle chaque Veilleur en son nom propre et avec sa foi, pourra ici, dans sa famille, dans sa paroisse, dans son lieu de vie et dans le monde, s'exprimer et agir selon sa conscience, dans le respect de tous ; et en faisant rayonner discrètement l'esprit de la Fraternité selon les Béatitudes, tout en restant « discret, sans être secret ».

Tout un idéal, jamais pleinement réalisé mais toujours à replacer sur l'enclume, dans le feu de la prière et de l'action pour que le Seigneur règne. « Prie et travaille pour qu'Il règne » !

Regards sur l'avenir : (Regard assez limité ! Je serai brève)

La Fraternité Spirituelle des Veilleurs fête donc ses 100 ans d'existence en 2023.

100 ans... et toujours trois mots inscrits dans le cœur de chacun en guise de salutation : Joie, Simplicité, Miséricorde. Dans le bulletin de juillet 1927 voici ce que W. Monod écrit : « *Voilà notre mot de passe, notre précieux talisman, le secret que nous transportons partout dans notre âme : mutuelle salutation des Veilleurs qui se rencontrent... « Joie, Simplicité, Miséricorde », c'est notre trèfle mystique, la symbolique devise dans laquelle se condensent les Béatitudes.* »

En février 1924, dans la revue du Christianisme social, W. Monod après avoir exposé l'idéal du « Tiers-Ordre » qu'il nomme aussi Fraternité ou Confrérie ou même Communauté des Veilleurs, écrit : « *L'avenir montrera ce que vaut la tentative* » !

Dans le N° 2 du bulletin des Veilleurs de mars 1925, Théodore Monod fait une analyse de ce qui est publié sur le « Tiers-ordre » dans différentes revues. On y découvre certes des réactions sympathiques et amicales mais aussi des reproches et des critiques : mysticisme catholisant ; dispersion des forces protestantes ; inutilité de créer une œuvre nouvelle ; absence d'autorité dogmatique. Certains prédisent que le « Tiers-Ordre » disparaîtra rapidement !

Puis dans le bulletin des Veilleurs d'octobre 1927, voici ce que W. Monod écrit : « *L'entreprise des Veilleurs est un germe qui renferme un grand arbre* ». Il soulignait par ce germe, la nécessité d'un Réveil et d'une Réforme pour la sanctification, le progrès spirituel en communion avec l'Église Universelle. N'est-ce pas encore d'actualité ?

L'arbre s'est développé ! Saurons-nous encore nourrir ses racines pour qu'il développe ses branches et produise des fruits ? Ce grand arbre n'est pas isolé. Il fait partie d'un ensemble. L'arbre a de multiples branches, de multiples visages. N'oublions pas qu'il est d'abord humus. Et dans le terreau de l'humilité il a besoin des autres pour être, et vivre, et se développer.

L'avenir...

Il devrait rester pour tous les chrétiens, un désir de Dieu, une quête, et un engagement. Pour la Fraternité et pour chaque Veilleur le programme est celui de marcher à la suite du Christ dans l'esprit du Sermon sur la Montagne et plus particulièrement dans l'esprit des Béatitudes, ainsi qu'en s'imprégnant de l'Hymne à l'Amour de 1 Cor 13.

Wilfred Monod avait ce désir de réunir des chrétiens qui conforment leur vie au Sermon sur la Montagne, à la suite du Christ, selon son exemple. Tout un programme qu'il résume en trois mots qui concentrent l'esprit des Béatitudes : Joie, Simplicité, Miséricorde.

La JOIE, symbolise l'hésychasme, la paix intérieure, la liberté, la poésie, la confiance, la certitude. Elle rayonne d'un cœur unifié.

La SIMPLICITÉ, apaise, dépouille et allège. Elle est l'effort soutenu et tranquille vers la simplification de l'existence dans les domaines les plus divers.

La MISÉRICORDE, c'est un cœur qui pardonne et qui vise à unir les hommes. C'est encore un cœur ouvert à la compassion, qui s'engage pour une vie fraternelle, dans une dimension œcuménique, universelle.

Tout un programme : celui d'hier, d'aujourd'hui, et pour demain...En Christ.

Mais cela ne nous dit pas grand-chose sur l'avenir de la Fraternité... Alors n'oublions pas que nous ne sommes pas seuls ! Nous sommes entourés de nombreux témoins de l'Évangile, dans des Communautés et Églises diverses, et nous avons ensemble des richesses à partager et à faire fructifier. Nous vivons d'une communion, d'une ouverture à l'Église Universelle. Nous vivons également dans un monde, une société qui est la nôtre et qu'il faut interpréter, écouter, entendre, pour savoir répondre, dans la mesure de notre vocation, aux besoins exprimés, ou parfois silencieux.

Pour terminer, deux mots importants pour ce regard sur l'avenir ; non seulement celui de la Fraternité des Veilleurs, mais celui de toutes celles et ceux qui désirent en ce monde être un reflet de Celui qui est la Lumière

donne pas du fruit sera enlevé, afin que, ce qui, en lui, peut porter du fruit, s'épanouisse. Les épreuves de la vie, les échecs, les ruptures, les trahisons, les remises en question, la solitude et les profondes interrogations sur le sens de la vie peuvent aider les disciples, ou les croyants que nous sommes, ou que nous essayons d'être, à revenir à l'essentiel, à savoir la parole de Dieu, comme l'indique la petite Règle des communautés : « Que labeur et repos soient vivifiés par la parole de Dieu ». Toujours revenir à l'essentiel, Jésus insiste sur cet essentiel, par ce verbe qui revient déjà 9 fois dans le passage d'aujourd'hui, avec le verbe « demeurer ». Demeurer en lui. Avec cette réciprocité entêtante : demeurez en moi et moi, en vous. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit. Demeurer ici, signifie être fermement attachés, enracinés, en la personne du Christ, et en sa Parole. Cela fait écho également à un autre passage de l'Évangile de Jean (14/23) : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure auprès de lui* ». Demeurer, synonyme de rester, de s'établir. Mais la demeure, c'est aussi la maison. Et on habite une maison. Donc garder la parole, avoir la foi, ici c'est synonyme d'habiter une maison.

Posons-nous alors la question : Est-ce que je demeure en Jésus, le Christ ? La réponse se tient dans notre silence intérieur, à maintenir coûte que coûte, à la manière de cette prière d'autrefois qui m'a toujours impressionnée : « Fais taire en nous tout autre voix que la tienne ». Et réciproquement : est-ce que Jésus, le Christ, demeure en moi ? Ce n'est peut-être pas aussi facile que ça, de répondre. Comment est-ce que je me sens dans ma vie et dans ma foi ? Est-ce que je ne reste pas entravée dans mon quotidien ? Est-ce que je ne vivrais pas mieux ma vie à fond, sans sa présence et sans sa parole ? Il y a des tas de gens qui, autour de moi, sont totalement indifférents à Jésus-Christ, et qui vivent à fond leur vie, sans avoir le sentiment qu'il leur manque quelque chose ou quelqu'un. Et sans être forcément sur le mauvais chemin. Peut-être même sont-ils sur le chemin de l'Évangile, autrement, sinon mieux que moi ? Et si d'aventure, je réponds « Oui, Jésus demeure en moi », comment cette présence réciproque « moi en lui et lui en moi », m'invite-t-elle à vivre ma vie à fond ? C'est alors que Jésus ajoute une phrase surprenante à mon sens, « car hors de moi, (ou sans moi), vous ne pouvez rien faire ». Que faut-il donc comprendre, par la radicalité de cette petite phrase dont Jésus a le secret ? Faut-il comprendre que seuls ceux qui se reconnaissent consciemment chrétiens, font quelque chose de valable ? Est-ce que Jésus serait en train de nier toute possibilité d'action humaine, d'action bonne, hors de la foi en lui ? Ce serait totalement absurde. Ce que Jésus est en train de dire concerne ceux et celles qui se réclament de lui. Si nous le choisissons comme le maître de notre vie, au sens libérateur du terme, et selon l'idée même du Christ, qu'être maître, c'est être au service des autres, alors, ici, Jésus parle de l'action à mener en qualité de disciples. Cette action, c'est notre témoignage et notre témoignage sert à « glorifier le Père », exactement comme Jésus le dit dans un autre évangile, celui de Matthieu : « *Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde. Chacun doit voir les bonnes actions que vous faites, pour pouvoir rendre grâce à Dieu qui est dans le ciel* ». (Mt 5/13 à 16).

Si nous nous réclavons comme disciples du Christ aujourd'hui, alors c'est notre attachement à lui qui donne la véritable efficacité de notre engagement et de notre témoignage. Ce témoignage, cet engagement peuvent prendre de multiples visages : celui de trouver sa place au sein de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs, rejoindre des équipes de bénévoles pour donner un coup de main dans un centre d'action sociale, comme la Clairière, et je prends à dessein ces deux entreprises décisives du ministère de Wilfred Monod, qui subsistent toujours, cent ans après symbolisant ce lien indéfectible si cher à Wilfred Monod, entre christianisme spirituel (les Veilleurs) et christianisme social (La Clairière). Mais il y a d'autres témoignages, d'autres engagements, ailleurs que dans ces deux pôles, l'essentiel étant que les deux sortes de christianisme social et spirituel se conjuguent réciproquement et harmonieusement. Si nous nous réclavons de Jésus le Christ, alors nous sommes liés à lui, comme un sarment à sa vigne. Non pas par obligation, ou par peur, non plus pour obtenir un salaire ou une récompense, ce qui relèverait d'un marchandage malsain, mais c'est quelque chose qui, au contraire, relève d'un lien vital qui naît d'une parole qui résonne dans notre tête, avant de rejoindre notre cœur. Cette parole nous fait réfléchir, elle nous aide dans notre discernement et devient le moteur pour nous faire avancer. Les sentiments qui étaient en Lui, sont maintenant en nous et c'est tout cet ensemble qui nous fait porter du fruit. C'est-à-dire, nous posons des actes qui sont vraiment sources de vie pour tous ceux qui nous entourent.

Dernière remarque : si vous demeurez en moi et moi en vous, demandez ce que vous voudrez et cela vous

Quand Jésus dit « *Moi je suis* » ...il complète sa phrase avec des exemples symboliques : « *Moi je suis le pain* » (de vie), « *la lumière* » (du monde), « *la porte* » (de l'enclos), « *le berger* » (des brebis), « *le chemin* » (la vérité et la vie), *Moi je suis la résurrection*, au moment de la mort de Lazare et aujourd'hui, il dit : « *Moi, je suis la vigne* . »

Le symbole de la vigne est bien connu dans le premier Testament. La vigne, c'est le peuple d'Israël. C'est une métaphore qui permet de mettre l'accent à la fois sur l'élection du peuple et sur les soins que Dieu prodigue à son peuple, à la manière d'un vigneron attentif, mais aussi sur la déception du propriétaire, quand la vigne ne donne rien, et sur le jugement qu'il doit prononcer sur elle, quand il doit l'arracher.

Ici, dans l'Évangile de Jean, c'est Jésus qui dit être la vigne, la véritable. Cet adjectif « véritable » peut vouloir dire la « vraie », la véridique, l'authentique, au sens d'incontestable, mais on peut entendre ce mot de véritable, comme l'image de la fidélité, de la solidité, quelque chose de fiable, quelque chose qui ne trompe pas. Et dans ce cas, il nous faut nous souvenir de ce passage du premier Testament, au livre du prophète Ésaïe, au début du chapitre 5 qui s'intitule « le chant du Bien aimé ». Au temps d'Ésaïe ou plus tard, au moment de l'exil quand fut relue l'histoire d'Israël au travers de ce prisme de la prise et de la destruction de Jérusalem, la question s'est posée de savoir pourquoi Dieu avait laissé faire, et n'avait pas pris la défense de la ville. Le chant du Bien Aimé explique alors qu'Israël était comme une vigne sans fruit. Le vigneron divin avait eu beau en ôter les pierres et la protéger d'une tour et d'une barrière, elle était restée stérile. Cependant, il ne l'a pas arrachée, il n'y a pas mis le feu. Il a simplement laissé faire, et les bêtes sont venues la piétiner et la ravager. Autrement dit, les empires voisins sont venus prendre et détruire la ville et le temple.

Mais si elle venait à changer, qui sait ?

Si la vigne piétinée venait à donner, ne serait-ce qu'une grappe ?

Peut-être le vigneron reprendrait-il espoir et le chemin de son labeur ? Car la vigne - même foulée aux pieds et livrée aux bêtes - est plus que ce qu'elle produit ou ne produit pas. Elle vit. Elle est vivante encore, sauvage et délaissée aujourd'hui mais demain peut-être à nouveau entretenue et investie des espérances du vigneron. Alors, en écoutant Jésus dire « *Moi je suis la vigne, la véritable* », les disciples comprennent qu'à l'opposé d'Israël infidèle, désignée par le prophète Ésaïe, Jésus se présente maintenant comme étant la vigne qui ne décevra pas le vigneron, à savoir, son Père. Que faut-il donc comprendre ? Nous sommes invités à comprendre que le nouveau peuple de Dieu se trouve fondé en Jésus. Et quel est-il ce peuple ? C'est toute personne, qui, mettant sa foi pleine et entière en Jésus le Christ, prend le chemin d'une vie nouvelle. Chaque personne est un sarment et il y a une multitude de sarments, qui donne la pluralité infinie des membres du nouveau peuple de Dieu. Ensemble, ils forment un organisme vivant, attaché au cep de la vigne, qui est Jésus. En fait, ici, Jésus est à la fois la vigne et le cep de la vigne. Et il s'adresse directement à ses disciples et il leur montre que ce sont eux, qui attachés à leur Maître, forment avec lui ou plus exactement, en lui, ce nouveau peuple, qui doit porter du fruit, pour Dieu.

Cela ne se fait pas sans mal, comme l'indiquent ces versets qui concernent l'émondage de la vigne, avec cette « double opération » effectuée par le vigneron, en temps voulu. Il est question de sarments improductifs, carrément retranchés de la vigne, et de ceux qui restent dans la vigne, qui sont émondés. Le vigneron taille une partie des bourgeons, afin que ceux qui restent soient plus vigoureux, puisqu'ainsi, ils vont recevoir plus de sève. C'est une image qui peut paraître violente pour ceux qui écoutent Jésus, mais ce n'est pas plus violent que l'image de la vigne totalement piétinée et abandonnée aux bêtes sauvages, dans le livre d'Ésaïe. Mais c'est une image qui parle ! D'ailleurs, Jésus donne tout de suite une interprétation de cette métaphore des sarments émondés. Il joue sur le double sens du verbe « cathairo » que l'on traduit par émonder, pour rester dans le vocabulaire viticole, mais qui signifie aussi « purifier ». Et c'est là que les paroles à double sens, ou à double-entrée dans l'Évangile de Jean, prennent leur place véritable. La parole de Jésus a déjà purifié les disciples. Ce discours sur la purification des disciples, a déjà été inauguré par le récit du lavement des pieds, au chapitre 13. Chaque sarment, autrement dit, chaque personne qui, comme les disciples, mettra ses pas dans ceux du Christ, pour le suivre, connaîtra tout au long de sa vie, des périodes d'émondage, où tout ce qui ne

du monde, Lumière sans déclin. Deux mots, donc : Promesse et Espérance.

L'avenir vit d'une promesse :

Celle du Dieu d'amour qui s'est engagé pour chacun, chacune de nous. Celle du Christ présent avec nous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Celle de l'Esprit Saint qui dynamise l'élan de vie car il renouvelle, enseigne et sanctifie.

Ces promesses nourrissent notre engagement individuel et communautaire. Engagement dans la confiance, la détermination, le courage (*de la discipline quotidienne par exemple*), et la résistance face à tout ce qui pourrait nous faire chavirer dans ce monde en désordre, agité de turbulences. Résistance pour tout ce qui pourrait étouffer la vie intérieure. Tout ce qui pourrait brouiller le silence et la communion en Dieu. C'est par ce que Dieu promet que nous pouvons nous engager courageusement dans la confiance.

Le deuxième mot que j'ai choisi : Espérance.

L'Espérance n'ignore pas le découragement et l'échec. Elle regarde plus loin que l'obstacle. Elle confesse que tout est dans les mains de Dieu, car il a préparé pour nous, « *ce que l'œil ne voit pas encore, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'a pas encore éclos dans les cœurs* ». (1 Cor.2.9). L'Espérance confesse que chacune, chacun, est en chemin vers les sources de la vie, par Christ, qui est le chemin. Qui emprunte ce chemin sera conduit dans la lumière.

Voici ce que disait Théodore Monod dans son dictionnaire au mot « Évangile », édition du Cherche Midi. Je cite : « *Chaque jour je récite les Béatitudes, comme on rêve à une utopie, si on définit l'utopie non pas comme l'irréalisable, mais comme ce qui n'est pas advenu* ». Ne pourrait-on pas dire la même chose de l'Espérance qui réclame une réalisation ?

Ainsi portée en Dieu, l'Espérance sera toujours, avec nos contemporains, avec les sœurs et frères, un chemin à poursuivre, une mer à traverser, un champ à cultiver, une moisson à récolter, un amour à partager.

Pour conclure dans l'Espérance :

L'Espérance n'est pas statique. Elle est mouvement. Elle rythme nos pas... mais quel est l'Ami qui s'avance, qui nous rencontre, et fait route avec nous ?

Celui qui EST... qui ÉTAIT... et qui SERA... Il vient !

« *Laus Deo* » ! Je vous remercie pour votre présence et pour votre écoute.

Pasteure Claude Caux-Berthoud,

Prieure de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs. Samedi 25 mars 2023.
Oratoire du Louvre.





Quelle spiritualité monastique pour notre temps ? Face aux besoins du monde et de l'Église

Quelle spiritualité monastique pour notre temps, face aux besoins du monde et de l'Église ? Tel est l'intitulé qui m'a été proposé pour cette communication, intitulé que j'ai accepté bien volontiers, d'une part parce que

c'est une question qui me travaille et que je travaille depuis longtemps (depuis mon expérience de vie communautaire dans l'Arche de Lanza del Vasto dans les années 80 et 90), et d'autre part parce que la formulation me convient. Qu'est-ce que les communautés, fraternités, tiers-ordres, qui se nourrissent d'une tradition monastique, ont-ils à offrir au monde et à l'Église, en termes de témoignage, mais aussi de ressources spirituelles pour nous aider à vivre aujourd'hui ? Et ce qui m'intéresse tout particulièrement dans cet intitulé, c'est l'expression : « Face aux besoins ». Dire : « Face aux besoins », ce n'est pas la même chose que de dire : « En réponse aux besoins ». Il y a là un hiatus qui m'a interrogé, car il me semble que si la spiritualité monastique répond à certains besoins exprimés par le monde et par l'Église, elle s'inscrit aussi en décalage, peut-être même en rupture, vis-à-vis de certains autres besoins tels qu'ils sont manifestés par le monde et par l'Église. Elle leur propose donc, non pas une réponse clef-en-main correspondant exactement à leurs besoins, en tout cas à leurs besoins conscients, mais bien plutôt un déplacement de leurs besoins conscients vers leurs besoins véritables.

Telles seront ma thèse et ma démarche : la notion de déplacement sera centrale pour saisir ce que la spiritualité monastique peut offrir au monde et à l'Église aujourd'hui. Et à travers l'examen de cette reconfiguration des besoins de nos contemporains, pourra apparaître la spécificité de la spiritualité monastique qui s'avère pertinente pour notre temps.

Je me propose donc de faire l'inventaire des besoins du monde et de l'Église, pour interroger la manière dont la spiritualité monastique peut répondre à chacun, et me demander au prix de quels déplacements. J'ai listé ces besoins au nombre de douze, chiffre symbolique s'il en est.

Spiritualité

Le premier besoin est celui de la spiritualité. Ce besoin s'exprime un peu partout, dans les rayons bien achalandés des librairies, dans la fréquentation des sites internet et des vidéos sur *YouTube*, dans les stages et sessions qui ne désemplissent pas... Et les communautés monastiques, fraternités et lieux d'accueil et de ressourcement cherchent à répondre à ce besoin. Mais ici déjà surgit, sinon un quiproquo, du moins un écart entre la demande et l'offre, et donc l'opportunité d'un déplacement. Car on le sait bien, chez la plupart de nos contemporains, autant le vocable « spiritualité » a bonne presse, autant celui de « religion » a mauvaise presse. Par conséquent, ce qui est généralement demandé, c'est une spiritualité sans religion. Ce que l'on entend alors par « religion » relève du carcan dogmatique et institutionnel, auquel on veut échapper, sans doute par réaction après des siècles de dogmatisme et de prégnance de l'Église dans la vie publique et privée. Comme le montrent clairement les sociologues des religions, la sécularisation ne signifie nullement l'avènement d'une existence sans croyances, mais la floraison d'une quête de spiritualité et de sens indépendamment de tout l'appareil doctrinal et ecclésial qui qualifient la religion. C'est la religion, et non la spiritualité, qui se trouve discréditée. Mais ce découplage repose sur un malentendu. On sait que l'étymologie du terme « religion » est controversée. Cicéron, déjà, se demandait si le substantif latin « religio » venait du verbe « religare » ou du verbe « religere ». La première étymologie fait découler « religio » de « religare », qui associe le préfixe intensif « re- » à la racine « ligare » qui signifie « lier, attacher ». La religion est donc ce qui relie fortement. Plus de deux siècles après Cicéron, Lactance et Tertullien opteront pour cette étymologie en accordant à la notion de



Prédication Agnès Adeline-Schaeffer, pasteure Jean 15, 1 à 8 et 16, 17

Une vivifiante promesse viticole !

Chers amis, Chers frères et sœurs,
*Prie et travaille pour qu'il règne
Que dans ta journée, labeur et repos
Soient vivifiés par la parole de Dieu.
Maintiens en tout le silence intérieur
Pour demeurer en Christ.
Pénètre-toi de l'esprit des béatitudes :
Joie, simplicité, miséricorde.*

Sans doute avez-vous reconnu les mots de la « petite règle » que l'on retrouve dans plusieurs communautés monastiques ou spirituelles, issues des Églises de la Réforme. Ils ouvrent tout naturellement cette prédication partagée aujourd'hui à l'occasion du centième anniversaire de la fondation de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs, à l'initiative du pasteur Wilfred Monod et de son fils Théodore. Quelle émotion de se retrouver dans ce temple, ici à l'Oratoire, et d'imaginer comment le pasteur Wilfred Monod encouragé par son fils, ait pu rassembler une douzaine d'anciens catéchumènes dans son bureau paroissial, sans doute au 4 rue de l'Oratoire, à l'endroit où Béatrice et moi prions et travaillons à notre tour, aujourd'hui, pour d'autres aventures spirituelles pour le XXI^e siècle ! J' imagine donc Wilfred Monod expliquer méthodiquement à ses jeunes son projet d'un Tiers-Ordre protestant, un projet étonnant inspiré de l'exemple de saint François d'Assise, « qui avait fondé en 1221, un ordre laïque pour celles et ceux qui, sans être moines ou moniales, désiraient mettre l'accent sur la vie intérieure en Dieu » (Claude Caux-Berthoud, *Regard sur une « Petite règle de vie »* In Foi & Vie 2023/2). Une Fraternité Spirituelle voit le jour, il lui faudra du temps pour s'épanouir et trouver son fonctionnement. Mais des hommes et des femmes de bonne volonté adhèrent à ce projet de monastère invisible, caché, mais présent au cœur du monde, à la manière d'un peu de levain dans la pâte. Un siècle plus tard, cette Fraternité est toujours là, dans un monde aussi malmené que celui qui a suivi la première guerre mondiale, aussi malmené qu'au temps de saint François d'Assise, aussi malmené qu'au temps même de Jésus, comme une façon de nous dire, à nous contemporains du XXI^e siècle que nos vies sont loin d'être des longs fleuves tranquilles. Aujourd'hui, le temps nous presse de toutes parts, les informations du monde assaillent non seulement nos oreilles, mais aussi notre vue, de nombreuses images agressent notre sensibilité et ravivent notre sentiment d'impuissance. De nombreuses situations familiales, humaines, sociétales, ecclésiales nous affligent. Comment, dans ce monde, allons-nous trouver notre place ? Comment faire face, en tant que chrétiens, en tant que chercheurs de Dieu, à tout cela ? Je choisis de relire avec vous, ces quelques mots de l'Évangile de Jean.

Nous sommes dans la partie la plus importante de cet Évangile, en ce sens que nous découvrons entre les chapitres 13 et 17 de ce texte, le testament de Jésus, avant son arrestation. Jésus laisse à ses disciples l'essentiel de son message. Et la séquence d'aujourd'hui insiste sur le fait de demeurer dans l'amour, face à la haine du monde, en particulier avec cette image symbolique de la vigne. Qu'est-ce que ces comparaisons viticoles peuvent avoir à nous dire ?

Ce texte commence avec une affirmation forte et propre à Jésus : « *Moi, je suis la vigne, la véritable, et mon Père est celui qui la cultive* ». Nous connaissons déjà ce genre d'affirmation de la part de Jésus : *Moi je suis* : Ego Eimi, en grec. Ici, c'est la septième proclamation de ce genre. Ce sera aussi la dernière. Cette expression fait référence à Dieu, dans le premier Testament, au moment de la rencontre entre Dieu et Moïse, au buisson ardent. Dieu appelle Moïse pour l'envoyer en Égypte, délivrer son peuple. Et quand Moïse demande à Dieu : « *et qui m'envoie ?* » Dieu répond ; « *je suis qui je suis, ou qui je serai, t'envoie.* » (Exode 3/14).

vecteur privilégié pour proposer au monde le déplacement salutaire de l'espoir vers l'espérance.

Ainsi, au terme de ce parcours avec douze stations, douze besoins de nos contemporains, il apparaît clairement que la spiritualité monastique est un lieu propice pour répondre aux attentes du monde et de l'Église. Une réponse qui, comme on l'a vu, se décline à chaque fois par l'invitation au déplacement. L'avenir de la spiritualité monastique me semble lié à sa capacité à honorer ces douze réponses et à expérimenter pour elle-même ces douze déplacements. Car loin de tout clivage hermétique entre le monachisme, l'Église et le monde, puisque chaque membre de communauté monastique ou de fraternité spirituelle fait aussi partie de l'Église et du monde, et partage les mêmes aspirations, ce qui sera attesté dans le cadre de la spiritualité monastique aura du sens pour l'Église et pour le monde.

Frédéric Rognon²²

Conférence de Frédéric Rognon pour les 100 ans de la Fraternité à l'Oratoire du Louvre, Paris

Centenaire de la Fraternité Spirituelle des Veilleurs Oratoire du Louvre, Paris, 25 mars 2023

- 1 Lanza del Vasto, *Les quatre fléaux*, Paris, Denoël, 1959, tome 2, p. 228.
- 2 Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire* (1938), Genève, Labor et Fides, 2007, p. 69-70.
- 3 Jacques Ellul, *La parole humiliée* (1981), Paris, La Table ronde, 2014, p. 247.
- 4 Voir : Yves D. Papin, *Les expressions bibliques et mythologiques*, Paris, Belin, 1989, p. 39.
- 5 Voir : Jacques Ellul, *Éthique de la liberté* (1975), Genève, Labor et Fides, 2019, p. 461-702.
- 6 Voir : Serge Latouche, *Décoloniser l'imaginaire*, Paris, L'Aventurine, 2017.
- 7 Gn 12, 1.
- 8 Voir : Danièle Hervieu-Léger, *Le temps des moines. Clôture et hospitalité*, Paris, PUF, 2017.
- 9 *Ibid.*, p. 678.
- 10 Voir : Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 2004.
- 11 Voir : Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire, op. cit.*, p. 31.
- 12 *Ibid.*
- 13 *Ibid.*, p. 77.
- 14 Voir : Lc 24, 13-35.
- 15 És 22, 13 ; 1 Co 15, 32.
- 16 Jacques Ellul, *Vivre et penser la liberté*, Genève, Labor et Fides, 2019, p. 544.
- 17 Voir : Jacques Ellul, *L'espérance oubliée* (1972), Paris, La Table ronde, 2023.
- 18 Mt 28, 20.
- 19 Ro 8, 38-39.
- 20 1 P 3, 15.
- 21 Hb 6, 19.
- 22 Ministre de l'ÉPUdF, professeur de philosophie à la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg.

« lien » la double dimension de la Croix, verticale et horizontale : la religion, c'est ce qui relie les êtres humains à Dieu et les êtres humains entre eux. La religion désigne à la fois, et en articulation, la communion avec Dieu dans la foi, et la communauté ecclésiale. Quant à la deuxième étymologie, privilégiée par Cicéron, elle fait découler « religio » de « religere », qui associe le préfixe intensif « re- » à la racine « ligere » qui signifie « cueillir, recueillir, ramasser, recollecter ». Dans ce sens, la religion évoque le retour sur soi, l'intériorisation, le ressaisissement de sa propre vie, la vigilance, le scrupule, le soin méticuleux, l'application, l'observance rituelle ou culturelle. Elle concerne donc davantage la pratique individuelle qui consiste à cultiver sa vie intérieure : lorsque la première étymologie de la « religion » indique le double lien entre le sujet croyant et le ciel, et entre le sujet croyant et les autres êtres humains, la seconde étymologie renvoie à la dimension de profondeur du sujet croyant, à son être profond. En d'autres termes, la seconde étymologie de la « religion » se rapproche significativement de ce que l'on appelle aujourd'hui « spiritualité ».

Si une spiritualité monastique pour aujourd'hui peut répondre au besoin de spiritualité de nos contemporains, ce sera pour déplacer celui-ci. En rappelant tout d'abord que spiritualité et religion sont intimement liées, comme en atteste l'étymologie. Et en témoignant du fait qu'il n'y a pas de spiritualité sans religion, pas plus d'ailleurs que de religion sans spiritualité. Une spiritualité sans religion serait une quête purement subjective, sans assise dans une tradition religieuse, sans dimension relationnelle, sans le moindre embryon d'institution, sans aucun contenu doctrinal : c'est très certainement un leurre, car toute spiritualité s'inscrit nécessairement dans un minimum de contenu, d'organisation et de relation, même si elle accorde une grande place à la spontanéité, à l'émotion et à l'instant présent. Inversement, toute religion requiert une quête de vie intérieure et de profondeur, un recueillement et une dimension méditative : on parle bien de la spiritualité franciscaine ou luthérienne... Je proposerai donc de nous représenter les relations entre religion et spiritualité comme un rapport d'inclusion mutuelle, chacune des deux incluant l'autre. Or, la spiritualité monastique, étant religieuse par définition, est un témoin privilégié de cette inclusion mutuelle. En offrant à la fois une réponse appropriée et un déplacement salutaire aux aspirations contemporaines.

Unification de la personne

Le second besoin exprimé par les femmes et les hommes d'aujourd'hui est le besoin d'unification. Notre société présente conduit à l'éclatement de la personnalité. Il y a une éthique et des valeurs pour le couple, pour le foyer, pour la famille, et une morale fort différente pour le travail, pour l'entreprise, pour les relations entre collègues ou avec supérieurs hiérarchiques. On n'a même plus besoin de le dire tellement cela est intégré, intériorisé, on sait qu'au travail il ne faut jamais dire ce que l'on pense, mais ce qui convient à celui qui est au-dessus de nous. La valeur de véracité n'a pas du tout le même sens dans le contexte familial et dans le cadre de l'entreprise. Et le dimanche matin, au culte, nous recevons un message que nous avons beaucoup de mal à incarner dans le quotidien au cours de la semaine. Sans parler de toutes les injonctions qui nous sont infligées par les médias et par les réseaux sociaux, de tous les conditionnements de nos convictions et de nos goûts qui s'infiltreront insidieusement dans notre imaginaire dès que l'on ouvre un écran ou que l'on entre dans une station de métro, assaillis par la publicité. Notre personnalité est donc éclatée entre des pôles en tension, des normativités inconscientes contradictoires, des idéaux très élevés et des pratiques bien médiocres. Par ailleurs, ce que Pascal appelait le divertissement, et Kierkegaard le stade esthétique, a pris de nos jours des proportions insoupçonnées, que ces deux penseurs du XVII^e et du XIX^e siècles ne pouvaient même pas concevoir. Le zapping de chaîne en chaîne ou de programme en programme, le surf sur Internet au gré des impulsions et des états de fatigue, les jeux vidéo et les innombrables distractions à notre disposition, etc., nous éloignent toujours plus de l'essentiel de notre existence, et nous rendent spectateurs du monde et de notre propre vie. Les enseignants constatent une attention de plus en plus fragmentée chez les élèves, une difficulté toujours accrue de concentration, et une nécessité pédagogique à changer de type d'activités de plus en plus fréquemment. Il en va de même pour certains prédicateurs qui réduisent leur message à quelques minutes. Ainsi nous nous fuons nous-mêmes, tout en ressentant confusément un besoin de recentrement et d'unification.

Dans quelle mesure une spiritualité monastique peut-elle répondre à ce besoin d'unification, ou de réunification de la personne ? On connaît l'étymologie du mot « moine ». Du grec « monos », qui signifie « seul », c'est-à-dire à la fois « unique » et « solitaire », il désigne tout d'abord les ermites et les anachorètes, qui se retirent du monde pour vivre totalement isolés, dans la seule compagnie de Dieu. Puis avec l'institution des communautés de cénobites, le vocable « moine » est maintenu, au prix d'une certaine inflexion sémantique : il continue à se référer à la solitude, car les cénobites alternent les activités communautaires, notamment les célébrations, et les temps d'isolement, consacrés à la lecture, à la méditation et à l'adoration ; mais peu à peu, le même terme va investir un autre sens du grec « monos », celui d'« unifié ». Le moine, la moniale, est une personne dont la vie tend à l'unification, car elle est orientée vers une seule finalité, un seul horizon. La mise à part à l'égard du monde a entre autres cette fonction : il n'est pas besoin d'attendre la civilisation de l'image et du zapping pour instaurer une rupture avec les éclatements, les divertissements et les dispersions générés par le monde. À la clôture qui symbolise cette protection à l'égard du monde sur un mode spatial, s'ajoute la Règle, qui offre de riches ressources en vue de la structuration de la personne et de son unification intérieure. Lorsque des tiers-ordres, des fraternités et de nouvelles communautés surgiront sans clôture, demeurera la Règle pour formaliser l'unification de la personne. C'est ce qu'exprime par exemple cette présentation des communautés de l'Arche de Lanza del Vasto :

« Mener une vie qui soit une et où tout aille dans le même sens, de la prière et méditation au labeur pour le pain de chaque jour, de l'enseignement de la doctrine au traitement du fumier, de la cuisine au chant et à la danse autour du feu »¹. C'est pourquoi Lanza del Vasto instituera le Rappel, au son de la cloche, à chaque heure de la journée, moment d'arrêt de toutes les activités, quelques minutes de ressaisissement pour ne pas se laisser emporter, de respiration profonde et de méditation en position verticale, de retour à soi-même et à sa vocation. C'est l'occasion de se demander : « Qui suis-je ? à quoi suis-je appelé ? quel est le sens de ma présence ici et de ce que je suis en train de vivre ? »

Voici donc ce qu'une spiritualité monastique peut offrir au monde et à l'Église : une voie d'unification intérieure par une unité de vie extérieure, grâce à la Règle qui oriente l'existence, ou plutôt qui la réoriente, c'est-à-dire qui la retourne vers l'Orient. On sent bien qu'il s'agit là d'une réponse au besoin de nos contemporains, et en même temps d'une rupture à l'égard de leurs tendances spontanées et récurrentes à l'éclatement. Un rappel que s'ils veulent vraiment trouver réponse à leur besoin, ils doivent en payer le prix, et se laisser déplacer dans leur désir contradictoire d'être à la fois divertis et recentrés. Sans oublier que nos contemporains, c'est d'abord nous-mêmes, et que même si nous vivons en communauté ou en fraternité, ce rappel nous est sans cesse adressé, car le recentrement et l'unification sont une tâche permanente.

Fraternité

Depuis l'année 2015 et ses terribles attentats, la France redécouvre le troisième terme du triptyque républicain, et on ne compte plus les conférences, les colloques et les livres sur le thème de la « fraternité ». Il va de soi que cette inflation du langage masque une carence de la réalité dont on parle. On ne parle jamais tant de fraternité (comme de liberté ou d'égalité) que lorsque l'on en est privé, comme si le mot pouvait remplacer la chose. Une difficulté particulière apparaît en France, pays laïc et sécularisé, puisque pour vivre la fraternité (ou la sororité), il faut pouvoir se reconnaître des parents communs : qui sont nos ascendants qui nous rendent frères et sœurs si l'on ne se réfère plus à notre Père céleste, si la grande majorité de nos contemporains ne se posent plus la question de Dieu au moment de prendre des décisions importantes dans leur vie ou d'adopter tel ou tel comportement ? À cette difficulté s'ajoute le caractère oxymorique de notre société postmoderne, souvent pointé par les sociologues : nos contemporains expriment des aspirations contradictoires, en l'occurrence la convivialité et la liberté, ou pour le dire négativement un garde-fou contre la solitude qui ne soit pas en même temps un carcan collectif. La meilleure formulation de cette demande paradoxale est la suivante : « être libres ensemble ». Un besoin de fraternité se manifeste, mais à condition que cette fraternité ne conduise pas à devoir supporter les frères et les sœurs en permanence. En d'autres termes, la convivialité sans l'embrigadement.

De plus, l'assiduité dans la lecture et la méditation de l'Écriture, lue et méditée personnellement et en communauté ou en Église, offre une possibilité de conférer du sens à notre existence. Selon les récits bibliques, le monde n'est pas l'effet du hasard et de la nécessité, il est créé par amour et pour l'amour, et c'est cet amour, cette miséricorde de la triade « Joie, Simplicité, Miséricorde », qui donne sens à la vie. Nous ne sommes pas simplement des atomes ou des rouages impersonnels dans une énorme machine à gérer les flux, nous ne nous limitons pas au statut de producteurs-consommateurs qui pourraient s'écrier : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ! »¹⁵. À Heidegger qui faisait de nous des êtres-pour-la-mort, simplement destinés à vivre et à mourir, Jacques Ellul répliquait que nous sommes d'abord et avant tout des « êtres-pour-l'Amour »¹⁶. Notre existence n'est pas seulement une trajectoire plus ou moins rectiligne, plus ou moins heurtée, qui va de la naissance à notre décès, mais une aventure joyeuse et savoureuse nourrie par la passion d'aimer. Ce sens conféré à notre vie tient au fait, irréfutable si on lit la Bible, que Dieu nous a aimés le premier, d'un amour infini. La spiritualité monastique peut offrir ce cadeau au monde, non seulement de l'annoncer et de le proclamer, mais d'abord et avant tout de le vivre et d'en vivre.

Espérance

Enfin, le douzième et dernier besoin exprimé par nos contemporains est un besoin d'espérance. Ce besoin est aussi paradoxal que les autres, en ce sens qu'il amalgame bien souvent « espoir » et « espérance ». Or, les deux substantifs qui se rattachent au même verbe « espérer » ne disent pas du tout la même chose. En fait, le besoin qui s'exprime aujourd'hui, c'est le besoin d'espérer. Mais on peut espérer d'espoir ou espérer d'espérance. Et la spiritualité monastique pourra peut-être proposer de déplacer l'aspiration au premier vers une aspiration à la seconde.

Dans son livre intitulé : *L'espérance oubliée*¹⁷, Jacques Ellul oppose radicalement espoir et espérance. L'espoir, c'est la perspective d'une amélioration de la situation à vues humaines : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », et « L'espoir fait vivre ». Il y a de l'espoir tant qu'il reste un rayon de lumière qui passe par la lucarne. C'est ce que voudraient nos contemporains : un peu d'espoir. Or, la situation de notre planète, et même de notre continent, et même de notre pays, et même bien souvent de nos familles, ne laisse guère d'espoir. C'est plutôt le désespoir qui règne : le pire est quasiment certain, il n'y a plus aucune lumière dans la pièce sombre. L'espérance, pour sa part, ne s'appuie pas sur les calculs humains raisonnables d'une probable sortie de crise. Au contraire, l'espérance surgit lorsqu'il n'y a plus d'espoir, c'est-à-dire en situation de désespoir. L'espérance s'appuie sur les promesses de Dieu, et notamment sur la promesse qu'il ne nous laissera pas seuls, qu'il nous assure de sa présence en Jésus-Christ : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde »¹⁸ ; « Rien jamais ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur »¹⁹. L'espérance consiste donc à regarder l'avenir avec réalisme, sans aucun espoir dans les capacités humaines à améliorer la situation, mais avec la conviction que nous ne sommes pas seuls, que nous sommes portés, et que nous pourrions traverser les épreuves dans la communion avec notre Dieu. Il ne s'agit pas d'attendre passivement son intervention miraculeuse, ni la fin des temps, mais de rester debout face à l'adversité, de ne pas succomber aux mouvements collectifs d'angoisse et de panique, et de témoigner de notre espérance auprès de ceux qui sont déchirés entre l'espoir et le désespoir.

La spiritualité monastique est tout particulièrement témoin de cette espérance. Par son rythme de régularité et de fidélité dans la prière, la méditation de l'Écriture, et le partage communautaire, elle offre les ressources pour « être toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en nous »²⁰. La Bible a recours à deux métaphores pour parler d'espérance : dans le Premier Testament, l'espérance se dit « tiqvah » en hébreu, c'est-à-dire une corde fermement tendue entre aujourd'hui et demain ; dans le Nouveau Testament, l'espérance est présentée comme « l'ancre de l'âme »²¹. Cette fermeté, cette solidité de la corde comme de l'ancre, la spiritualité monastique en atteste par sa Règle, par ses engagements, par ses pratiques liturgiques, par la densité de son silence et par sa parole habitée, par sa vie communautaire, par son rayonnement. Elle est donc un

communauté idéale, ou d'une Église idéale, c'est vouloir se passer de Dieu et de son pardon, en niant notre péché. Toute image chimérique de la communauté, de la fraternité ou de l'Église se doit donc d'être combattue par la spiritualité monastique. Et c'est en cela que celle-ci offre au monde et à l'Église le trésor du réalisme sur soi-même et sur ses frères et sœurs.

La seconde orientation du livre de Dietrich Bonhoeffer, liée à la première, consiste à prier les uns pour les autres au sein de la communauté ou de la fraternité. Ce faisant, nous nous plaçons nous-mêmes au pied de la Croix, pécheurs graciés, et nous regardons notre frère, même celui qui nous a fait souffrir, surtout celui qui nous a fait souffrir, lui aussi comme un pécheur gracié au pied de la Croix. La prière d'intercession est donc un vigoureux exercice de réalisme. Je cite Dietrich Bonhoeffer : « Une communauté chrétienne vit de l'intercession de ses membres les uns pour les autres, sinon elle disparaît. Quand je prie pour un frère, je ne peux plus, en dépit de toutes les misères qu'il peut me faire, le condamner ou le haïr. Son visage, qui m'était peut-être étrange et insupportable, se transforme au cours de l'intercession dans le visage du frère pour lequel le Christ est mort, le visage du pécheur gracié. C'est une découverte bienheureuse pour le chrétien qui commence à intercéder pour d'autres. Il n'existe plus d'antipathie, de tension ou de désaccord personnel qui ne puisse être surmonté dans l'intercession, en ce qui nous concerne. L'intercession est le bain de purification dans lequel, chaque jour, le fidèle et la communauté doivent se plonger. Il peut y avoir parfois une lutte très dure avec le frère dans l'intercession, mais celle-ci a la promesse de conduire au but »¹³. À l'heure du monde virtuel, des *fake-news*, des propagandes de toutes sortes, et des stratégies de duplicité qui s'imposent pour survivre dans l'univers de concurrence qui est le nôtre, la spiritualité monastique offre un antidote puissant à travers le réalisme et la véracité qu'elle promet et dont elle se nourrit.

Sens

Le onzième et avant-dernier besoin qu'expriment nos contemporains est un besoin de sens. Le spectacle du monde et de la marche de l'histoire se trouve foncièrement brouillé et donne une impression d'absurde. Le mythe du progrès a du plomb dans l'aile, on constate partout des régressions sur ce que l'on croyait acquis, l'image d'un monde meilleur à construire, plus juste et plus pacifique, semble se dissoudre, et s'impose le réflexe du « À quoi bon ? » Dans le monde du travail, bien des acteurs ne comprennent pas le sens de ce qu'on leur demande de faire. Et l'idéal de l'être humain réduit à sa fonction de producteur-consommateur ne satisfait plus grand monde. L'on ne s'y soumet que par la force de l'habitude, et parce que l'on ne voit plus guère d'alternative. L'hypothèque qui pèse sur les conditions et la qualité de vie, et même de survie, des générations futures, produit de l'éco-anxiété, et chez les jeunes, une forme de désespérance qui peut se manifester par le renoncement à engendrer. Nous vivons à une époque où l'absurde règne en maître.

À l'évidence, la spiritualité monastique est pourvoyeuse de sens. Et cela, dans les deux sens du mot « sens ». Dans le sens de la signification, de la valeur et de la saveur de la vie. Et dans le sens de l'orientation, du but, de l'objectif, de la finalité de la vie. À toutes les mauvaises nouvelles diffusées par les chaînes de radio et de télévision en continu, la spiritualité monastique oppose la Bonne Nouvelle de l'Évangile, qui donne du sens dès lors qu'elle est vécue et mise en œuvre dans sa dimension personnelle et communautaire. Orientés ou réorientés par le message du Christ, tous les petits actes du quotidien, même les plus prosaïques, prennent du sens, car ils sont remplis de sa présence. À l'instar des deux pèlerins en route pour Emmaüs¹⁴, à qui Jésus permet de comprendre leur propre histoire, de mettre de la cohérence et de la valeur dans l'enchaînement des faits, jusqu'alors absurdes. Le fait d'être convaincu de rencontrer le Christ dans les rencontres avec le prochain, y compris et peut-être surtout si ce prochain est un inconnu, cela invite à les vivre de manière tout à fait différente, et savoureuse. Or, la spiritualité monastique crée à la fois l'occasion de la rencontre, par la structure communautaire, et l'orientation spirituelle susceptible d'interpréter en ces termes cette rencontre.

Une « Fraternité » comme la « Fraternité Spirituelle des Veilleurs » ne peut que se sentir concernée par ce besoin de fraternité, mais aussi par les modalités oxymoriques, ou à tout le moins paradoxales, de son expression. En effet, un tiers-ordre non-résidentiel offre la possibilité d'adopter un style de vie communautaire sans les contraintes de la communauté intégrale, communauté de toit, de travail et de vie au quotidien, et c'est peut-être l'une des raisons de son succès. Cette souplesse correspond sans doute en partie aux aspirations contemporaines à la convivialité sans l'embrigadement. En même temps, une telle Fraternité propose un déplacement eu égard à ces demandes de nos contemporains, et même un double déplacement : tout d'abord un déplacement vis-à-vis de la sécularisation, puisqu'il s'agit de fonder la fraternité sur la paternité de notre Père céleste et sur la fraternité du Christ, à distance, par conséquent, de toute allergie à une démarche confesante ; et d'autre part, étroitement articulé à ce premier déplacement, un second déplacement par rapport à la convivialité sans communion, puisqu'une Fraternité Spirituelle ne propose pas seulement des temps de convivialité qui permettent d'échapper à la solitude, mais un approfondissement de la communion qui relie des sœurs et des frères en Christ. Dans son ouvrage intitulé *De la vie communautaire*, Dietrich Bonhoeffer avait déjà, dès 1938, formalisé ce double déplacement : d'une part il distingue les « communautés psychiques » des « communautés spirituelles », les premières étant guidées par les affects, et notamment l'angoisse devant la solitude et le désir de fusion sentimentale, tandis que les dernières sont centrées sur le Christ qui se tient toujours entre moi et mon frère ou ma sœur ; et d'autre part il dit quelque chose qui peut sembler contradictoire mais qui est plutôt dialectique : « Que celui qui ne peut pas être seul se garde de la vie communautaire, et que celui qui ne se tient pas dans la communauté se garde de la solitude »². Il faut donc savoir être seul pour vivre en communauté, sinon l'entrée en communauté est une fuite à l'égard de soi-même, ce qui ne peut que parasiter les relations avec les frères et sœurs ; mais inversement, il faut être capable de vivre avec les autres pour se retirer de temps en temps dans la solitude, sinon celle-ci est une fuite à l'égard des frères et sœurs et elle devient vite insupportable. La vie communautaire d'une Fraternité est donc une dialectique entre solitude et vie fraternelle, qui permet non pas d'être simplement « libres ensemble », mais d'être d'abord libre à l'égard des autres et à l'égard de soi-même, pour pouvoir vivre avec les frères et sœurs et pour pouvoir vivre avec soi-même. Et cela, grâce à la liberté en Christ. Telle est l'offre d'une Fraternité, offre qui correspond à la demande contemporaine, tout en faisant un pas de côté, tout en se situant de façon décalée par rapport à elle, et donc tout en la déplaçant.

Silence

Le quatrième besoin est un besoin de silence. Il se manifeste en particulier par les migrations des populations urbaines vers les campagnes le temps d'un week-end, ou par l'attraction qu'exerce la montagne ou le désert sur nos contemporains, c'est-à-dire, encore une fois, sur nous-mêmes. Ce besoin de silence s'affirme comme le contrepoint du bruit permanent de nos cités. Le vacarme des moteurs de nos rues à nos périphériques, le conditionnement par le bruit de nos machines dans les entreprises jusqu'à nos espaces privés, le flot quasi-ininterrompu, jour et nuit, de sonneries de téléphones portables, de discours, de messages, de clips, d'informations, de musique plus ou moins électronique, issu de nos écrans, de nos casques ou de notre environnement immédiat, tout cela suscite en réaction un désir de calme, de paix et de sérénité, ne serait-ce que pour le repos de notre système nerveux. Cependant, dans notre société oxymorique, le conditionnement est tel que nous avons tendance à rechercher le calme dans un autre type de musique et d'ambiance sereine néanmoins surchargée de sons, plutôt que dans le vrai silence. Qu'est-ce que le vrai silence ?

Ici, la spiritualité monastique peut venir à nouveau offrir un trésor à nos contemporains, tout en les invitant à ne pas substituer au bruit un autre bruit, à la parole une autre parole. Il ne suffit pas de tourner le bouton de la radio ou d'arrêter nos ordinateurs pour accéder au silence. Malgré une insonorisation performante de nos habitats ou une relative discrétion de nos installations électro-ménagères, ce que nous prenons pour silence peut être un tumulte intérieur. Il s'agit donc de découvrir le silence intérieur, c'est-à-dire l'écoute : une écoute véritable qui soit un lâcher-prise par rapport à toutes nos pensées et à tous nos affects, qui soit donc une

disponibilité à ce qui vient à nous. Le véritable silence est une attention concentrée sur l'altérité d'une présence : présence divine qui ne vient pas de nous mais qui surgit en nous, dans notre vie intérieure. Le silence authentique consiste donc à se laisser habiter par cette présence. Un tel silence se caractérise par sa densité et par son intensité. Il n'est pas accessible d'emblée, tant sont puissantes nos tendances à l'agitation : il est le fruit d'un exercice régulier, au point d'en faire une seconde nature. La régularité est ici un vecteur décisif : faire silence régulièrement est la clef pour finalement le savourer. Une culture du silence consiste à faire du silence un compagnon de vie, que l'on a plaisir et joie à retrouver régulièrement. Dans les communautés de l'Arche, chaque vendredi est un jour de jeûne et silence, et travailler ensemble dans le silence est une expérience particulièrement puissante, où se conjuguent le recueillement et l'attention à l'autre. Ce sont alors les yeux qui parlent, lorsqu'il est nécessaire de communiquer. Je sais que dans la Fraternité des Veilleurs, le silence a une place privilégiée, dans la solitude comme dans la vie fraternelle, et dans le mouvement dialectique entre les deux. Concevoir la prière comme silence, plutôt que comme flot de paroles, permet aussi d'en faire une écoute véritable, dans laquelle se tait toute autre voix que celle de la Parole de Dieu. L'alternance de silence et de parole permet à la parole d'être véritablement habitée : si le silence est habité, la parole le sera aussi. Le trésor offert par la spiritualité monastique à nos contemporains se redouble, ou devient triple en quelque sorte : nos contemporains peuvent y découvrir le véritable silence, le silence profond, en réponse et en déplacement par rapport à leur besoin de silence peu ou prou superficiel, deuxièmement ils peuvent par voie de conséquence accueillir une parole habitée, et finalement recevoir la grâce d'habiter eux-mêmes leur propre parole. Pour le dire avec les mots de Jacques Ellul, la parole se trouve « humiliée » dans la société technicienne, concurrencée par l'emprise de l'image et par le bavardage incessant ; or, « si l'homme n'est pas dans sa parole, elle est un bruit »³. La spiritualité monastique restitue à la parole toute sa dignité, lorsqu'elle est portée par l'intensité du silence qui la précède et qui la suit, et cela au cœur même de nos villes et de nos cités.

Simplicité

Le cinquième besoin exprimé par nos contemporains est le besoin de simplicité. Il s'agit ici aussi d'une réaction : réaction à la complexification croissante de nos modes de vie. L'exemple emblématique de cette complexité est celui des démarches administratives, qui encombrant et saturant notre quotidien, exigeant du temps et de l'énergie, et produisant surtout du stress et de l'incompréhension. Il en va de même avec la croissance exponentielle des procédures de contrôle sur tous les lieux de travail, publics comme privés. Mais ici encore, la réaction est paradoxale, sinon contradictoire. Le besoin de simplification de nos existences s'accompagne d'un attachement à un certain confort, qui suppose une société complexe. Qui est prêt à renoncer à son



Cependant, l'hospitalité inconditionnelle demeure l'horizon utopique de la spiritualité monastique, qui sort de toute logique de réciprocité, en s'ouvrant à l'autre, inconnu, anonyme, auquel on ne demande pas son nom, et auquel on ne propose de contribution financière qu'à la discrétion de l'hôte, en fonction de ses moyens et de sa conscience. Cela implique une prise de risque pour la communauté, mais une prise de risque vécue sur un fond de visée eschatologique.

Au-delà des monastères entourés d'une clôture, l'hospitalité inconditionnelle, mise en tension dialectique avec l'instauration d'un « pacte d'hospitalité » qui rappelle le respect de certaines règles de vie, peut s'affirmer comme la marque de fabrique, comme l'ADN de la spiritualité monastique. Cela tient au fait que cette dernière s'enracine et s'abreuve à une conviction d'être ainsi accueillis par Dieu : sans la moindre condition. C'est ce rappel de la grâce qui nous est faite qui conduit les communautés et fraternités à incarner leur conviction dans une pratique d'accueil inconditionnel. Cette pratique concerne d'abord les relations au sein de la communauté ou de la fraternité : chaque membre y est accueilli tel qu'il est, dans la reconnaissance de sa singularité absolue, singularité qui découle de sa relation personnelle avec Dieu et de sa vocation particulière que Dieu lui donne. Le terme de reconnaissance est polysémique, comme Paul Ricœur l'a longuement développé dans ses *Parcours de la reconnaissance*¹⁰, dernier livre publié avant sa mort. La reconnaissance signifie aussi bien la réitération de la connaissance (je te reconnais parce que je t'ai déjà vu quelque part), que la prise en compte de la valeur d'une personne (je reconnais qui tu es, avec tous tes dons et tes charismes), et enfin que la gratitude pour ce que cette personne apporte (je suis reconnaissant pour ta présence : « Merci à toi pour celle ou pour celui que tu es, merci à toi d'être toi ! »). En pratiquant cette reconnaissance sans exigence de réciprocité, cette hospitalité inconditionnelle, au sein des communautés et des fraternités mais aussi envers l'autre, envers l'étranger, celui qui est différent et dont nous sommes différents (car on est toujours l'étranger de quelqu'un), la spiritualité monastique peut répondre puissamment à un besoin qui sourd parmi les besoins les plus fortement affirmés par nos contemporains.

Réalisme

Le dixième besoin exprimé est celui de réalisme. L'expression de ce besoin est elle aussi paradoxale, puisque nous vivons en grande partie dans un monde virtuel, une « société du spectacle » pour reprendre l'expression de Guy Debord, nous sommes spectateurs de notre vie à travers une série d'écrans qui font du spectacle quelque chose de totalement fictif, et nous sommes soumis en permanence à un flot de discours idéologiques qui tendent à conditionner nos manières de penser et nos goûts ; et la conscience de cet état de fait nous conduit à réagir en aspirant à davantage de véracité et d'honnêteté intellectuelle. Mais le paradoxe se redouble en constatant que nous nous complaisons nous-mêmes dans les représentations factices du monde et que nous produisons nous-mêmes des fantasmagories. Comment demander du réalisme lorsque l'on est soi-même tellement conditionné, jusque dans notre demande de réalisme ?

La spiritualité monastique peut néanmoins répondre à ce besoin d'une façon très précieuse. Mon guide sera à nouveau Dietrich Bonhoeffer, dont le livre : *De la vie communautaire*, est un viatique et une boussole pour nombre de communautés et de fraternités. Je relèverai de cet ouvrage encore deux orientations très fortes. La première est qu'il importe de regarder sa communauté, sa fraternité, son Église, avec réalisme, au point qu'il est préférable d'être déçu par elle le plus tôt possible¹¹. Cette affirmation peut surprendre, voire choquer, mais il est essentiel pour Dietrich Bonhoeffer de ne pas entretenir un fantasme au sujet de sa communauté, sous peine de se faire le saboteur de la vie communautaire : « Toute image humaine illusoire, qui se trouve introduite dans la communauté chrétienne, empêche la communauté authentique et doit être brisée pour que la communauté authentique puisse vivre. Celui qui préfère son rêve d'une communauté humaine à la communauté chrétienne elle-même, celui-là devient le destructeur de toute communauté chrétienne, quels que soient l'honnêteté, le sérieux et le dévouement qu'il exprimait, personnellement, dans ses intentions »¹². Le fantasme est donc le plus grand ennemi de la vie communautaire et de la spiritualité monastique : rêver d'une

la spiritualité monastique ?

La spiritualité monastique offre à nos contemporains le témoignage d'une vie authentique, mais qui n'est authentique que du fait d'un lâcher-prise à l'égard de soi-même. Être libéré en Christ, c'est être libéré à l'égard de soi-même, c'est être libéré à l'égard de tout ce qui, en nous-même, relève de nos déterminations psychiques et des injonctions sociales. C'est accéder à la décolonisation de notre imaginaire, comme dirait l'économiste Serge Latouche⁶. Cette libération à l'égard de soi-même est la condition préalable pour nous laisser ensuite reconfigurer selon l'appel de Dieu adressé spécifiquement à chacune ou à chacun, appel absolument singulier, irréductible à toute normativité sociale. C'est donc ce qui permet d'être-soi-même sans leurre, et surtout sans se tromper soi-même sur soi.

Ainsi, une nouvelle fois, la spiritualité monastique répond à l'une des aspirations les plus prégnantes de notre temps, mais elle le fait de manière paradoxale, en déplaçant la demande de nos contemporains, en les invitant à faire le détour par l'altérité divine. Lorsque toutes les techniques de développement personnel leur promettent une fidélité à soi par leurs propres forces, par un repli sur soi qui rappelle la définition du péché par Martin Luther (*Homo incurvatus in se ipsum* : l'homme recourbé sur lui-même), la spiritualité monastique propose une sortie de ce carcan pour s'ouvrir à Dieu et se laisser conduire par Lui vers un nouveau soi-même. On se souvient aussi à ce sujet de l'appel de Dieu à Abraham au début du chapitre 12 de la Genèse : « Va vers toi-même (« Lekh lekha » en hébreu), va vers toi-même, quitte ton pays pour aller vers le pays que je te montrerai »⁷. Ainsi, aller vers soi-même, c'est se quitter soi-même et quitter ses attaches, larguer les amarres, et suivre le chemin que Dieu trace pour nous, car il mène précisément vers soi-même. Cette dialectique du renoncement à soi-même et de la rencontre finale avec soi-même est au cœur de la spiritualité monastique, et elle est d'une valeur et d'une saveur toutes particulières pour notre époque saturée de promotions inauthentiques de l'authenticité.

Accueil inconditionnel

Le neuvième besoin exprimé par nos contemporains est celui de l'accueil inconditionnel. Ce besoin est étroitement relié au précédent, puisqu'à travers l'accueil sans conditions, ce qui est attendu, c'est l'acceptation et la reconnaissance du droit d'être soi-même. Or, le thème du manque de reconnaissance revient très fréquemment dans les enquêtes sur le mal-être des Français, mal-être au travail en particulier, mais aussi d'une façon plus générale dans la société. Ce à quoi nos contemporains aspirent, c'est d'être reconnus tels qu'ils sont, sans jugement ni discrimination, et par conséquent d'être accueillis, d'être au bénéfice d'une hospitalité radicale. Cette aspiration révèle en creux les carences de notre société en matière d'hospitalité : non seulement envers les étrangers, les migrants et les demandeurs d'asile, mais envers tout un chacun, dont on exige qu'il fasse ses preuves, qu'il soit performant et efficace, qu'il se conforme à un certain standard de mode de vie et de valeurs, avant de lui accorder une reconnaissance minimale. D'où la prolifération des évaluations dans tous les secteurs de la société depuis quelques années : il s'agit de mesurer le degré de conformité et le niveau de productivité de chaque citoyen ou de chaque employé. L'intégration dans un groupe quelqu'il soit est toujours plus conditionnée, et donc conditionnelle.

Ici, la spiritualité monastique tranche avec cette tendance lourde de la société de plus en plus affirmée, et peut par conséquent répondre à un besoin exprimé dans la douleur. Dans son livre récent intitulé : *Le temps des moines*⁸, la sociologue des religions Danièle Hervieu-Léger fait de l'hospitalité inconditionnelle la spécificité du monachisme, et même le lieu potentiel de son renouveau. Ce qu'elle appelle « le pivot d'une recharge utopique majeure du monachisme contemporain »⁹. Elle ne nie pas, bien entendu, la nécessité de poser des limites à l'hospitalité, en la conditionnant au respect de quelques règles (silence, horaires, espaces dévolus aux moines, contribution aux tâches ménagères), sauf à mettre en danger l'existence même des communautés.

standing et à ses droits, qui reposent sur une société de croissance économique, et sur une inflation législative ?

La spiritualité monastique vient montrer qu'il est possible de vivre plus simplement. Il en va d'abord de la simplicité évangélique. Le substantif « simplicité » appelle les qualificatifs « biblique » et « évangélique » par automatisme de langage : lorsque l'on veut insister sur la notion de simplicité, lorsque l'on veut en parler avec emphase, l'exacerber en quelque sorte, le syntagme qui vient à l'esprit comme par réflexe est celui de « biblique » ou d'« évangélique ». En quelque sorte, la simplicité biblique ou évangélique est l'hyperbole de la simplicité. L'expression « simplicité biblique ou évangélique » peut prendre trois acceptions : elle peut se référer premièrement au style de vie des personnages mis en scène dans le Premier et le Nouveau Testaments, ignorant le luxe et les raffinements de la civilisation urbaine ; aux modalités d'écriture, au ton et au style de la Bible, qui ne cherchent pas les effets de manche mais plutôt la concision et le dépouillement du propos, en rupture avec les conventions classiques ; et enfin, au niveau culturel des récepteurs du message, qui n'ont pas besoin d'être des gens instruits⁴.

Le philosophe danois Søren Kierkegaard nous rappelle que la Bible est une lettre d'amour envoyée par Dieu à ses lecteurs, qu'il s'agit de recevoir au cœur plutôt que de la disséquer comme si elle n'était pas ou plus vivante. Et avec son ironie légendaire, il imagine un exégète spécialiste de l'Ancien Testament, qui après de nombreuses heures de labeur sur le texte hébraïque, découvre un daguèsh, c'est-à-dire un point-voyelle qui s'invite au milieu d'une consonne et change le sens du mot. Ce chercheur repère donc un daguèsh qu'il n'avait encore jamais remarqué à cet endroit-là, et cela bouleverse la signification du vocable, mais aussi par voie de conséquence le sens de la phrase, et finalement révolutionne l'interprétation classique de la péripécie, c'est-à-dire du passage du texte dans lequel il s'insère. Notre exégète s'excite, s'échauffe, imagine la communication sensationnelle qu'il va pouvoir faire au prochain colloque international d'exégèse vétéro-testamentaire, et se voit déjà couronné pour son apport décisif à l'avancée de la science... jusqu'à ce que, par inadvertance, sa tendre épouse entre dans son bureau, s'approche doucement de lui, et souffle incidemment sur sa table de travail... et le daguèsh s'envole... : ce n'était en réalité qu'une boule de tabac tombée de sa pipe !

Telle est, revisitée par le style sarcastique inimitable de Kierkegaard, la simplicité évangélique, celle des « pauvres pour l'esprit » (ou des « pauvres de cœur » comme les Veilleurs disent dans leur traduction) des béatitudes du Sermon sur la montagne selon la version de Matthieu. Et cette simplicité d'esprit et de cœur conduit à une simplification du mode de vie : celle de la sobriété heureuse, ou même de la pauvreté choisie, puisque la version de Luc du Sermon sur la montagne se limite à parler des « pauvres ». La spiritualité monastique articule pauvreté spirituelle, comme reconnaissance du manque qui ne peut être comblé que par un Autre, par le Tout Autre, et pauvreté matérielle, non pas subie comme la misère, mais choisie et assumée dans la joie et la miséricorde. « Joie, simplicité, miséricorde » : la triade de Wilfred Monod proposée comme devise pour la Fraternité des Veilleurs, dit bien combien ces trois pôles sont associés, et dit que chacun des trois a besoin des deux autres, dont il se nourrit et qu'il nourrit à son tour. À nos contemporains soucieux de simplification de vie, la spiritualité monastique offre un beau témoignage de la possibilité de cette simplicité, mais aussi de son lien avec la joie et la miséricorde : il n'est pas question de porter la simplicité de vie comme un fardeau écrasant, ni de la mettre en œuvre avec un héroïsme replié sur ses propres vertus, mais de l'articuler avec la joie qu'elle procure et la miséricorde qu'elle suscite.

Temporalité postmoderne

Le sixième besoin concerne une temporalité postmoderne. En quelques décennies, notre rapport au temps a fondamentalement changé. Nos contemporains sont beaucoup plus réfractaires que nos aïeux à une régularité

d'activités inscrites dans la durée. Ils sont bien plus adeptes des décisions prises au dernier moment, sur une impulsion instantanée, en fonction de la décision d'une autre personne, pour une participation ou une non-participation, et surtout ils apprécient les « temps forts » ponctuels, qui mobilisent à la fois la convivialité et la liberté, comme on l'a déjà vu, mais aussi l'émotion et les valeurs, le sens et les sens, la dimension utilitaire et la dimension festive. Telle est la temporalité postmoderne, qui ne s'inscrit plus dans la fidélité à un engagement pris sur le long terme, pas même sur le moyen terme, comme l'était la temporalité moderne, mais qui se manifeste par des coups de cœur, par des micro-histoires, par une liberté toujours réaffirmée de changer ses envies et ses goûts. Ce nouveau rapport au temps est manifeste dans la fréquentation des célébrations ecclésiales, qui privilégie les « temps forts » festifs au détriment de la pratique dominicale continue, mais aussi dans la participation à des événements culturels, où la décision se prend au dernier instant, et où l'on n'hésite pas à ne pas aller là où l'on a pourtant réservé. Les professionnels de l'événementiel, les animateurs, les agents associatifs et les restaurateurs, en témoigneraient tout autant que les pasteurs et responsables de groupes de jeunes.

Face à cette recomposition radicale de la temporalité, la spiritualité monastique présente autant d'affinités que de points de rupture. Les communautés monastiques offrent des lieux de ressourcement spirituel qui fonctionnent aujourd'hui en grande partie sur le mode des « temps forts » : sessions, retraites, célébrations, rassemblements, événements festifs, à une occasion particulière (en fonction du calendrier liturgique ou d'une commémoration, par exemple un Centenaire...) La grande difficulté que rencontrent aujourd'hui nombre de communautés est la nécessité malgré tout de maintenir au moins un embryon de vie communautaire dans la continuité, un noyau de personnes qui s'apparente davantage au « petit reste », pour pouvoir maintenir et entretenir les lieux en état, et pour accueillir les personnes qui viennent participer à ces « temps forts ». Dans bien des endroits, le noyau est trop restreint et vieillissant, et a dû se résigner à transmettre la gestion des bâtiments et des terres à d'autres : familiaux, voisins, voire entreprises privées.

En ce qui concerne la Fraternité Spirituelle des Veilleurs, il me semble qu'elle conjugue régularité et « temps forts », et par conséquent continuité et discontinuité. Dans son rapport à la temporalité, elle s'inscrit donc à la fois en affinité et en rupture avec la sensibilité postmoderne, et est ainsi susceptible de répondre aux demandes de nos contemporains, et de leur offrir un déplacement qui les réenracine dans une tradition d'engagement dans la durée. À la fois moderne et postmoderne, elle propose aussi bien une structuration par la régularité dans la dispersion géographique, et une dynamique centripète par les retraites et les rassemblements sur le mode de la ponctualité. Elle peut ainsi servir les Églises en leur donnant un exemple de double allégeance aux principes de la fidélité et de la liberté.

Engagement

Le septième besoin est un besoin d'engagement. Ce besoin est paradoxal, car d'une part il est déconnecté de la politique au sens traditionnel (les partis politiques ne font plus guère recette, l'autorité même de la femme ou de l'homme politique se trouve en grande partie discréditée), et d'autre part ce besoin se heurte à une avalanche quotidienne de mauvaises nouvelles de toutes sortes sur le sort de notre humanité et de notre planète, qui tend à produire un sentiment général d'impuissance, de résignation, et donc de désengagement. Mais contrairement à ce que l'on entend parfois, les vellétés d'engagement demeurent, sous d'autres formes. Il suffit de voir le succès de la sphère humanitaire, des sommes conséquentes qui sont données à toutes sortes d'associations (on me dira que c'est en échange de baisses d'impôts, mais d'abord tout le monde n'en paie pas, et pour ceux qui sont imposables cela reste un don), ainsi que le succès, relatif mais non insignifiant, du champ de l'économie sociale et solidaire dans sa plus grande extension (ce qui représente tout de même 15% du PIB en France). On repère donc parmi nos contemporains une volonté de faire quelque chose pour que le monde aille un peu mieux, ou en tout cas un peu moins mal.

La spiritualité monastique pourrait sembler hors-jeu car quelque peu désincarnée par rapport à cette demande d'engagement concret. Mais il s'agit là d'un lieu commun à déconstruire. Certains courants de la spiritualité monastique, en effet, proposent une dialectique féconde entre spiritualité et engagement. La spiritualité y est conçue comme une ressource pour l'engagement. Action et contemplation sont ainsi comme le flux et le reflux de la marée, ou comme l'inspire et l'expire de la respiration. Sans inspirer, à force d'expirer, vous risquez effectivement... d'expirer ! L'épuisement guette l'activisme, et avec lui le découragement et l'amertume. Tandis que la respiration spirituelle permet de s'engager avec endurance. On se souvient que le courant théologique du Christianisme social, fondé par Tommy Fallot et Charles Gide, puis porté à la seconde génération par Élie Gounelle et Wilfred Monod, et qui a été le terreau dans lequel a germé la Fraternité Spirituelle des Veilleurs, tenait ensemble action et contemplation, prière et engagement, vie de piété et présence plénière au monde. Cette dialectique n'est pas l'apanage du Christianisme social, puisque le grand théologien Karl Barth parlait du chrétien comme étant celui qui avait la Bible dans une main et le journal dans l'autre ; aujourd'hui, il a aussi les yeux sur Internet.

La spiritualité monastique peut offrir à nos contemporains ce mouvement permanent entre vie intérieure et engagement à l'extérieur, ce que Jacques Ellul appelait « l'engagement dégage »⁵ : il s'agit d'être d'abord dégage, c'est-à-dire libéré par le Christ, pour ensuite s'engager, mais non pas s'engager pour s'engager, par activisme ou idolâtrie de l'action, et surtout pas en s'imaginant que le salut du monde repose sur nos épaules ; non, il n'y a qu'un seul Sauveur du monde, et nous sommes dépréoccupés de la question du salut. Mais l'engagement dégage consiste à s'engager pleinement avec légèreté, en se sachant portés, soutenus, fortifiés, encouragés et consolés, au lieu d'être arc-boutés sur les résultats de notre action. S'engager dans le lâcher-prise, et assumer les revers et les échecs sans nullement perdre l'espérance, car nous sommes convaincus que nous ne sommes pas seuls. Tel est le trésor que la spiritualité monastique peut offrir au monde et aux Églises, et à tous nos contemporains indignés par la marche du monde, et soucieux d'engagement, mais écartelés entre l'engagement pour l'engagement, et le découragement et finalement le désengagement. Ici encore, la spiritualité monastique répond au besoin de nos contemporains, tout en déplaçant la demande et en la recentrant sur l'essentiel, sur Celui qui peut seul donner sens à nos vellétés d'engagement.

Être-soi-même

Le huitième besoin est celui d'être-soi-même. À notre époque, l'injonction à être-soi-même est permanente. Nous vivons dans la société du selfie. Toutes les stratégies pour se mettre en scène sur les réseaux sociaux, sur les sites et les blogs, manifestent une volonté de soigner sa propre image aux yeux des autres, et par-delà ce narcissisme, une boulimie de l'authenticité, de la fidélité à soi-même : comment coïncider avec soi-même ? La publicité et la culture médiatique jouent beaucoup sur ce ressort. Le grand paradoxe est que la norme est la même pour tous, conformément aux tendances lourdes d'une société de massification et d'uniformisation, et que cette norme uniforme consiste à être-soi-même, à être original, à se distinguer des autres, mais sous le regard des autres, dans un véritable spectacle permanent.

La spiritualité monastique peut répondre à ce besoin légitime d'authenticité, mais en le déplaçant pour le dégager de toute l'emprise des déterminations normatives. Søren Kierkegaard – encore lui – disait que vouloir être-soi-même par ses propres forces conduisait au désespoir : c'est un épuisement psychique permanent, car alors on se construit un personnage aux yeux du monde, et on cherche à toutes forces à le faire valider par les autres, et on se trouve écartelé entre le souci de correspondre à ce personnage et le jugement qui est porté sur lui. La seule manière d'échapper à ce désespoir, c'est de renoncer à soi-même, de s'en remettre à Dieu avec une totale confiance, et ainsi de devenir-soi-même grâce au détour par cette altérité divine : ou plus exactement de devenir-soi-même tel que Dieu veut que nous soyons. D'advenir finalement à celle ou à celui à laquelle ou auquel nous sommes appelé.e, à notre vocation profonde. Or, n'est-ce pas précisément le sens de